

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
AMBROSI-R. (AMBROISE). <i>Saint Paul est-il venu en en Corse ?</i>	129
AIMÈS (PAUL). <i>La Corse dans la correspondance de Grégoire-le-Grand</i>	133
SAVELLI DE GUIDO (PIERRE). <i>Les Pinascais de Balagne</i>	136
BARTHOLO-SABADE (FRANC). <i>Bonaparte à Ajac- cio en 1799</i>	148
SAVELLI DE COSTA. <i>Le secret de la Joconde</i> ...	162

Bibliographie et Nouvelles

NOUVEL AVIS

Nous prions les abonnés, qui n'ont pas encore réglé le montant de leur abonnement pour 1937, de vouloir bien nous l'envoyer en un versement à notre compte-courant 813.42 Paris, accrû d'un léger supplément, s'ils le jugent à propos.

C'est le mode de paiement le moins coûteux et le plus pratique. Il nous dispense d'un travail de recouvrement fastidieux et nous évite des frais inutiles qui, cette année, avec le relèvement des taxes postales, sont passés de 3 fr. 50 à près de 5 francs par quittance ! ! ! L'envoi d'un simple numéro de la Revue, qui coûtait 0,04 centimes, coûte maintenant 0,20 centimes, soit cinq fois plus ! ! !

Nous avons reçu de notre imprimeur l'avis suivant :
« Par suite des augmentations de salaires, d'impôts et de taxes, nous nous voyons dans l'obligation de majorer à nouveau nos factures de 15 pour 100. Nous le regrettons vivement et espérons... etc... ».

Nous comprenons bien la nécessité de ce relèvement des frais d'impression, mais nous constatons que depuis le 1^{er} janvier 1937, la « REVUE DE LA CORSE » coûte cinquante pour cent de plus qu'en 1936. Ceci explique nos oris de détresse !

VIENT DE PARAÎTRE :

CHOSSES DE CORSE, par NIMOU

Un vol. de 272 p., in-8° illustrées de belles gravures. Poésies, contes, légendes, nouvelles. Prix : 15 francs.

En vente à la Revue de la Corse, ou Montée de la Butte, 16, chez Nimou, à Lyon, ou Librairie Calvia, 21, rue Cujas, Paris (V^e).

Le touriste trouvera son profit à emporter ce livre en Corse.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — Télég. Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Saint Paul est-il venu en Corse ?

Nous n'avons pas la prétention de résoudre ce problème, aussi ardu que la naissance de Christophe Colomb en Corse. Nous voulons simplement apporter un petit témoignage à la discussion en reproduisant le texte d'un manuscrit de la deuxième moitié du XVIII^e siècle que nous avons recopié aux archives du ministère des Affaires Étrangères. La question de la venue de Saint Paul dans notre île y est reprise et aboutit à la négative. Quelques autres renseignements y sont joints.

MEMOIRE

Contenant des éclaircissements sur la Corse et sur les différentes ressources que l'on peut trouver dans cette île (1).

Après un préambule géographique qui n'apprend rien de nouveau et une courte description des principales villes, le mémoire dit :

La Corse contient 14 petites provinces de juridiction dont quatre ont le titre de fiefs ; chacune de ces juridictions est composée d'un certain nombre de pièves, chaque pève est formée de l'assemblage de plusieurs villages ou paroisses ; les curés de ces paroisses sont nommés prévôts ou recteurs et sont en quelque façon subordonnés à celui du principal lieu ; celui-ci s'appelle *piévan*, c'est une espèce d'archiprêtre.

(1) M. A. E. : Corse 8 (1739-1768) cote 127. Le document est de 1755 environ. Nous respectons partout l'orthographe du document.

ETAT DES JURIDICTIONS

qui sont dans la partie d'en-deçà les monts :

	Nombre de pièves
Capocorso	1
Feudo di Canari	1
Feudo di Nonza	1
Feudo di Brando	1
Bastia et la province de Nebbio	19
Alleria	7
Corte	8
Calvy	3
Algogliola ou province de Balagne	5

46

Juridictions d'au-delà les monts :

Feudo d'Istria	1
Bonifacio et Portovecchio	2
Sartène	5
Ajaccio	8
Vico	6

22

Pièves 68

Il y a dans les 68 pièves environ 110 à 115 mil habitants dont 25 mil (sic) au moins en état de porter les armes.

Religion apportée dans l'île par Saint Paul

Les Corses prétendent que la religion chrétienne a été apportée dans leur île par l'apôtre Saint Paul, lequel, suivant l'ancienne tradition, débarqua à Calvi dans le voyage qu'il fit de Rome en Espagne avec Sergius Paulus, son disciple, appelé Saint Paul de Narbonne

dans la *Topographie des Martyrs*. Le christianisme est la seule religion que l'on suive en Corse. Il s'y est, dit-on, toujours conservé sans aucune altération, malgré le séjour des Sarrazins, avant que cette isle vint au pouvoir des Gênois.

Voici cette tradition telle que je l'ai tirée d'un vieux manuscrit : La catolica féde fù predicata in Calvi, corme si sa per antica tradizione, dall apostolo Paulo dove fù nel viaggio che fece in Spagna nel duennio della sua libertà sotto Nerone con S. Paulo Narboneze che fù quel Sergio Paulo discipulo dell'apostolo del quale fà mentione San Luca nelli atti degli apostoli al cap. XIII, la quale fù sempre intarminata, etc...

Cette tradition est appuyée d'une citation tirée de la *Topographie des Martyrs* qui s'énonce ainsi : « Corsica insula cimensis maris proxima Sardiniae inde ad Hispaniam cum S. Paulo Narbonense progreditur. »

Pour plus grande autorité on rapporte encore la légende du sceau des Observantins de Calvi. L'empreinte représente S. Paul tenant dans la main gauche son glaive la pointe en bas ; sur le tour on lit ces mots : S. Convent. S. Franc. de Calvi. Le bout de la légende, qui est renversé en-dedans et vient finir dans la main droite du saint Apôtre, contient ces mots qui paraissent une suite des autres : *ubi fui*. Il n'y a ni exergue ni chronogramme.

On trouve effectivement au chapitre XIII des Actes des Apôtres que Saint Paul, que l'on appelait encore Saül étant allé à Paphos avec l'apôtre Barnabbé, le proconsul Sergius Paulus resta en admiration du miracle que fit Saül en sa présence en privant de la vue le faux prophète Barjisa, autrement dit Elimar : *credit admirans super doctrina domini*. Mais on ne voit rien dans ces termes qui indique que le proconsul, malgré son admiration, se soit mis à la suite de Saint Paul et je ne le retrouve point au chap. 20 au rang de ses disciples, ni

dans aucun des 8 chapitres suivants; il est dit par la tradition ci-dessus que c'est après avoir obtenu sa liberté sous Néron que Saint Paul a passé en Espagne et en Corse. L'histoire de cet apôtre finit au chap. 28 des Actes des apôtres, à la seconde année de sa détention à Rome où il était arrivé suivant Saint Luc, la 61^e année de J.C. Ce n'est donc qu'en 63 qu'il a pu sortir de cette ville.

Je trouve dans la suite de l'histoire de ce saint qu'ayant été deux ans prisonnier sur sa parole, il obtint sa liberté pour aller de nouveau prêcher en Grèce et en Asie et qu'ayant parcouru tous ces pays, il se trouva à Antioche avec Saint Pierre, qu'il y eut quelque différend entre eux et que Saint Paul résista à ce premier chef des Apôtres, avec lequel cependant il retourna à Rome au sortir d'Antioche, que Néron les fit emprisonner tous deux en l'année 66 de J.C. et conduire neuf mois après au supplice, le 29 juin de l'an 67.

Il n'y a rien dans tout cela qui donne le moindre indice sur le prétendu voyage en Espagne et en Corse qui sont dans une partie toute opposée à l'Asie et à la Grèce. Voudrait-on supposer que Saint Paul a parcouru toutes les côtes de la Méditerranée avant de se rendre en Asie: si cela était il ne pourrait avoir fait qu'un séjour bien court en Corse et n'aurait point eu le temps de convertir ces insulaires à la foi, en mettant le cas qu'il aurait au moins ébauché cette conversion. Il n'est pas douteux que, zélé comme l'était cet apôtre, il aurait cherché à confirmer cette nation dans le christianisme par quelques épîtres, mais aucune des quatorze qu'on lui attribue, ni les commentaires, ni les arguments de Saint Jérôme ne parlent ni de ce voyage ni de ces nations. Il est vrai que la date de ces épîtres est antérieure à l'époque de la liberté de notre saint.

Voudrait-on inférer quelque chose des prétendues lettres de cet apôtre à Sénèque le philosophe, mais outre

qu'elles sont rejetées par l'église, l'exil de Sénèque en Corse était antérieur de plusieurs années au séjour que fit Saint Paul à Rome en venant de Judée. Cela ne pourrait donc rien prouver en faveur du voyage en question et il n'est pas possible de douter que la tradition des Corses sur ce prétendu voyage, la *Topographie des Martyrs* et le sceau même des Observantins de Calvi sont des chimères dignes de tenir leur coin dans la légende dorée avec les pieuses rêveries de Jacques de Voragine, ainsi que le voyage que l'on suppose que Saint Pierre a fait à Gênes vers l'an 60 de notre salut.

A. A. R.

Un passage de la correspondance du Pape S. Grégoire-le-Grand

On croit généralement que la Corse a été le théâtre d'un mouvement démographique important dans les dernières années du VI^e siècle; une véritable dépression dans la densité humaine aurait été provoquée par une émigration en masse, une véritable « sortie de Corse ».

L'origine de cette idée provient du passage d'une lettre du pape Grégoire I^{er} (590-604) adressée en 595 à Constantina (1) dont voici le texte :

« Quant à la Corse, les excès des collecteurs d'impôts y sont si révoltants et les impôts si lourds que les habitants peuvent à peine les payer en vendant leurs propres enfants. Aussi se voient-ils contraints d'abandonner leur religieuse patrie pour se réfugier chez l'abominable nation des Lombards. Peuvent-ils, en effet, attendre des

(1) Femme du « basileus » Maurice, morte en 603.

Barbares quelque chose de plus dur et de plus cruel que d'être jetés en prison et obligés de vendre leurs propres enfants ? » (2).

La lecture surprend, car bien souvent des peuples ont passé par des crises financières aiguës et jamais un excès fiscal ne paraît avoir provoqué comme répercussion une évasion démographique massive. En se reportant à l'original on voit que le caractère excessif de l'impôt pèse, non pas sur les habitants, mais sur les « *possessores ejusdem insulae* », c'est-à-dire sur « les propriétaires fonciers de la dite île » et il est même probable que la charge fiscale (*gravamen exactionum*) ne portait pas sur tous les propriétaires fonciers, mais seulement sur les décurions ou curiales recrutés d'office parmi eux (3).

Des deux colonies, Aléria et Mariana, on sait qu'Aléria possédait un collège de décurions (4) (ou conseil municipal de la cité) dont l'un des devoirs civiques était d'assurer, sous la responsabilité de ses membres, la rentrée de l'impôt.

(2) Traduction de l'abbé Lefteron (*Bulletin des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1881, p. 329).

Traduction italienne : « L'isola di Corsica poi è oppressa di tanta soverchieria degli esattori e tanta gravezza d'esazioni, che gli abitatori vi possono a mala pena supplire vendendo i propri figliuoli, ondechè lasciando la pia repubblica è sono sforzati a rifuggire alla nefandissima gente de Longobardi. E qual cosa più grave, qual più crudele veramente, potrebbero eglino patire dai Barbari oltre all'esser ridotti a vendere i propri figliuoli ? » (Balbo : *Storia d'Italia sotto ai Barbari*, d'après U. Balzani : *Le cronache italiane nel medio evo*, Milano, 1909, p. 49).

Texte latin : « Corsica vero insula tanta minietate exigentium et gravamine premitur exactionum ut ipsi, qui in illa sunt, eadem quae exiguntur, complere vix, filios suos vendendo, sufficiant. Unde fit ut, derelicta pia repubblica, possessores ejusdem insulae ad nefandissimam Longobardorum gentem cogantur effugere. Quid enim gravius, quid crudelius, a Barbaris pati possunt quam, ut constricti atque compressi, suos vendere filios compellantur ? » (éd. *Monumenta Germaniae, Epistol. Gregorii I papae*, et *Bulletin des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1881, p. 327).

(3) L'erreur paraît provenir de *illa* qui ne semble pas se rapporter à *insula* mais, avec le sens emphatique de ce pronom, à *mimietas*.

(4) Jean Fontana : *Essai sur l'histoire du droit privé en Corse*. 1905, p. 24-5.

Le décurion était choisi d'office parmi les propriétaires d'au-moins 25 arpents (5) avec interdiction formelle de quitter la cité ; ne pouvant résilier cette charge qui était héréditaire, il était attaché (*constrictus*) à sa fonction publique (*respublica*) (6) comme le serf l'était à la glèbe et il devait s'en acquitter (*pius*) en donnant comme cautionnement la personne de ses enfants et ses biens.

Ce passage de la lettre du pape Grégoire le Grand est donc un document de plus à verser au dossier constitué pour exposer la situation critique d'une catégorie de contribuables qui, complètement ruinés à la fin de l'empire par l'oppression fiscale, furent contraints de chercher asile à l'étranger. Il n'y a donc pas eu de mouvement démographique en Corse à la fin du VI^e siècle, mais seulement l'abandon de leur ville natale par quelques propriétaires qui se trouvaient dans l'impossibilité de faire face au paiement de l'impôt.

En résumé, il semble qu'il faille ainsi traduire ce passage :

« L'île de Corse est tellement accablée par l'excès des percepteurs et par le poids des impôts que ceux qui y sont (soumis) parviennent à peine, en vendant leurs fils, à parfaire ladite somme imposée. C'est pourquoi, ayant renoncé définitivement au devoir de leur charge (de décurions), les propriétaires de ladite île sont contraints de s'enfuir auprès de la race impie (7) des Lombards. Quoi

(5) Environ 6 hectarès 30, c'est-à-dire en dehors des petits propriétaires.

(6) Tel est le sens de *respublica*, et non république : « ...**senatusque Coelium ab républica removendum censuit...** » — « ...et le Sénat décida d'écarter Coelius de toute fonction publique... » (César : *De bello civili*, III, 21).

Ainsi disparaît sous la plume de ce pape l'apparente contradiction qui aurait dépeint la Corse comme une religieuse république et comme entièrement païenne.

(7) Car les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie du nord en 568 étaient ariens de religion et conquirent les deux tiers de la péninsule. Ce fut ce danger politique qui amena la création de l'Exarchat de Ravenne par l'empereur Maurice (A. A. Vasiliev : *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1932, I, 225 et suiv.). Cette

de plus pénible, quoi de plus cruel peuvent-ils souffrir de la part des Barbares, eux qui, attachés (à leur charge) et accablés (par les impôts) (8) sont contraints de vendre leurs fils ? ».

Paul AIMÈS.

Histoire de la Balagne

LES PINASCAIS

Seigneurs du Fief de Balagne

Le docteur Pierre Morati déclare dans sa : *Prattica Manuale* (1700) : *La province de Balagne a été surnommée le Jardin de la Corse par la Sérénissime République de Gènes* (p. 161) et dans son « *Histoire de l'Île de Corse* » (Nancy-1749) Goury de Granchamps précise que : « *La province de Balagne comprend le plus beau, le mieux peuplé et le plus riche païs de la Corse.* »

Véritable terre promise baignée par la mer au Nord et à l'Ouest et séparée du reste de l'île par de hautes montagnes, elle eut néanmoins à subir au cours des siècles l'établissement de divers seigneurs, ensuite le contre-coup des luttes de l'intérieur de la Corse, puis les incursions barbares du XVII^e siècle et, enfin, les Guerres de l'Indépendance.

lettre écrite à l'Augusta n'a pas seulement pour but d'attirer l'attention du « basileus » sur la répercussion de la politique financière à l'égard d'une classe sociale, mais aussi de l'alerter en lui exposant les dangers diplomatiques qu'elle fait courir à Rome et à la partie de l'Italie restées fidèles à l'empire en risquant d'amener la Cour lombarde à étendre sa sphère d'influence politique sur la Corse et par elle sur le bassin occidental de la Méditerranée.

(8) « **Compressi** » correspond à « gravamine **premitur** exactionum ».

C'est ainsi que la Balagne a possédé :

1° les importants castels : d'Argajola, de Bracaggio, de Calvi, de Corbara, de Cordovella, de Guido, d'Ortica, de Sant'Antonino, de San'Colombano et de Speloncato.

2° les castels plus secondaires : de Belgodère, de Capo Avazero, de Castello ai Mori, de Castiglione, de Moncale, de Monticello, de Montemaggiore, d'Occhiatana, d'Occi, de Paolina, de Santa Reparata, de la Saracinaja et de Tallano.

3° les simples tours fortifiées : de Lumio, de Marcasso, d'Ostriconi, de Pigna, de Sant'Angelo, de Palmento, des Torre d'Aregno et la Torre del Conte.

4° les tours de guet (parate) : d'Argajo, de Caldano, d'Isola-Rossa, de Parajola, de Saleccia et de Vallitoni.

A part les châteaux génois de Calvi et d'Argajola, un seul de ses principaux castels particuliers nous est parvenu à peu près intact et on peut le visiter en prenant cette route d'Ile-Rousse à Corbara que Mme Edith Southwell-Colucci présente pendant ses cinq km : « *dominant toujours la mer à travers des oliveraies et de larges espaces d'asphodèles diaphanes dignes des Champs Elysées...* » (Archivio Storico di Corsica (Juin 1931-Livourne).

De même, Ardouin-Dumazet dans son : *Voyage en France : la Corse* (1911) a décrit ainsi le virage contournant la chapelle San Paolo : *le granit se dresse en hérissements fantastiques. Sur un roc, des maisons s'enchevêtrent montant comme à l'assaut parmi les buissons et les figuiers de Barbarie. Tel village africain ressemble à ce Corbara de la Balagne. De ce nid d'aigle la vue est merveilleuse sur la plaine et le vallon verdoyant de l'Ile-Rousse ; la mer d'un bleu étincelant, le rivage dentelé de petites criques. La colline haute de près de 400 m. est une croupe de verdure : vergers d'oliviers et d'orangers enclos d'agaves et de figuiers de Barbarie. Ce*

paysage est de ceux qui laissent le plus profond souvenir. »

Cette colline, c'est le petit mont Guido, sur les flancs duquel s'étalent les hameaux du village de Corbara, dit anciennement : « *La clef et le grenier de la province de Balagne* ».

L'un de ses deux sommets est couronné par les vestiges de l'ancien castel et village de Guido, l'autre surplombant le sanctuaire de San Paolo forme le pic historique de la Corbala, Corbaja, Corbacchia, Corbaggia ou mieux de Corbara (nid de corbeaux) parce que ses aspérités trouées comme les alvéoles d'une ruche servaient jadis le nids aux corbeaux de la plaine de Balania. Il porte aussi d'importantes ruines féodales : des tours démantelées dressent vers le ciel leurs pans de murs comme pour le prendre à témoin des luttes du temps passé et des marches habilement sculptées dans le granit vous conduiront jusqu'à l'entrée de la poterne, en plein centre, de cet ancien castel, sur le seuil de laquelle se trouve gravée cette inscription latine :

« *Tu es peregrinus solus in Hierusalem* »

C'est une véritable énigme à résoudre et bien heureux si vous avez la bonne fortune de vous renseigner auprès de quelque vieil homme se chauffant béatement au soleil sur la terrasse de ce belvédère. A votre demande il vous répondra certainement :

« D'après l'Evangile de Saint Luc c'est la réponse faite à notre Rédempteur par l'un des disciples d'Emmaüs : *Etes vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ?* » (XXIV-17-18). Sur le seuil de cette poterne, elle rappelle au touriste qu'il est également le seul à ignorer l'histoire de ce castel de Corbara, de ce grand blessé surveillant encore cette vaste région de Balagne dont il était la sentinelle avancée. »

Et lorsque intrigué vous demandez de plus amples explications, ce bon vieux vous résumera toute l'histoire de la Balagne.

Pendant l'évocation des combats sans merci survenus à l'ombre de cette aire seigneuriale, les tours du castel démantelées par la République de Gênes prendront leurs formes du temps jadis, son rez de chaussée, transformé en chapelle dédiée à N.D. des Douleurs, redeviendra la salle d'armes, la clochette argentine de son petit clocher fera place au rauque appel de Colombo, l'antique buccin de nos pères et sur les remparts l'écho du clapotis de la mer se transformera en cliquetis d'épées, tandis que la voix de votre narrateur fera résonner sous les voûtes de cette antique demeure féodale le farouche « cry » de guerre des Pinascais, anciens seigneurs de la région Corbaraise :

« *Ajutello e morte ai Genovesi!* (Ajutello et mort aux Génois).

C'est le but de ce résumé de l'*Histoire des Pinascais*, et de leur fief de Balagne, de suppléer à de tels gardiens de la tradition, qui rejoignent trop vite, dans la tombe, ces voix du passé, dont ils nous ont transmis les ardentes paroles d'amour et de haine, d'indépendance et de fidélité.

DE L'ORIGINE DES PINASCAIS

La baronne de Hutschler a publié en langue française un remarquable ouvrage sur les origines, armoiries et illustrations *des principales et nobles familles romaines* (Florence-1934) dont les plus anciennes d'entre elles furent chantées dans ces vers de Pétraque :

« Orsi, lupi, léoni, aquile, serpi
« Ad una grand marmorea colonna
« Fanno noia sovente e a se danno
« Di costor piange quella gentil donna.

Ces principales familles patriciennes se reconnaissent facilement par leurs emblèmes héraldiques, comme les *Orsini* (ours) qui font serpenter une anguille d'azur dans leur blason, les lions des *Savelli*, les aigles ou les loups des deux branches *Conti* et la colonne d'argent des armoiries *Colonna*.

Ces mêmes noms se retrouvent d'ailleurs dans un document de l'an 1293 publié par Jean Selino dans ses « *Nobles Familles Romaines* » où ils figurent dans l'ordre suivant : Domus de *Sabellis*, Domus de *Ursinis*, Domus de *Columna*, Domus de *Comitibus*.

La « *Gentile Dame* » c'est Rome et elle pleurait souvent au cours des luttes de ces familles princières : du parti guelfe ou papal contre celles de la faction gibeline ou impériale, mais chacune d'elles la consola de son mieux en lui donnant des Souverains Pontifes, cardinaux et autres illustres capitaines.

L'œuvre de François Sansovino : *De l'origine et des faits des familles illustres d'Italie* (Venise 1582) donne au chapitre : *Seigneurs Savelli* l'historique détaillé de cette famille romaine et note que l'un de ses membres : Guido de Sabellis se distingua en Corse contre les Sarrasins, qui occupaient cette île en l'an 816.

Le notaire Jean de la Grossa (1388-1464), Montegiani (1456-1536), Ceccaldi (1521-1560) et Filippini (1520-1590) désignent aussi sous la dénomination généalogique des Pinascais (Pinaschi) : *les descendants du comte Pinito*, premier seigneur feudataire de toute la Balagne et fils aîné de ce guerrier romain Guido de Sabellis.

Grâce aux chroniqueurs insulaires, il est facile de reconnaître sous divers noms historiques les descendants d'une même famille seigneuriale corse.

C'est le cas pour l'histoire de la province et des Savelli de Balagne, dont nous donnons un aperçu et mise au point grâce aux généalogies, documents, manus-

crits inédits, conservés par la famille Savelli de Guido de la Corbara, branche aînée de ces Pinascais.

Suivant la coutume insulaire, on constatera en effet que les Savelli de Balagne ont porté, suivant les époques, divers noms et surnoms. Les actes paroissiaux et diplômes les nomment : de Sabellis.

Pour distinguer ses divers rameaux, les actes notariés font suivre leur nom de famille par celui de l'un de leurs castels et villages de *Guido*, de *Sant'Antonino*, de *Spelongato*, de *Bracaggio*, de la *Torre d'Aregno*, de *Santa Reparata* et de la *Corbara*, fondés par eux en Balagne.

Les chroniqueurs ci-dessus désignent ses membres du titre de *Seigneurs de Balagne* ou tout simplement par celui de leur principal castel. Pietro Cirneo dans son : *De Rebus Corsicis* (1447-1506) en donne aussi un exemple en nommant l'un d'eux : *Princeps Sancti Antolini* (le seigneur de Sant'Antonino : (pages 107-115).

Le manuscrit : *Descrisiones domus nobiliorum in sole Corsicae* (1454) publié dans la *Revue de la Corse* n° 61, cite les principales familles nobles de Corse, parmi lesquelles les Savelli de Balagne sont désignées sous le nom de leurs castels de Corbara et de Sant'Antonino.

Les annales déjà citées les indiquent aussi sous le surnom généalogique des *Pinaschi* en même temps que celui péjoratif des *Savellaschi* (Jean de la Grossa ; pages 111 et 129), ce qui indique bien que ces seigneurs Pinascais étaient bien des Savelli.

Notons aussi que le cri de guerre spécial à la branche de Corbara était : *Ajutello* en souvenir d'Ajutello Savelli de la Corbara, tué par les Génois en 1417. C'est pour cette raison que le « *Libro Rosso di Corsica* » surnomme divers Douze Nobles Savelli de la Corbara : degli Ajutelli. L'ouvrage : *Il d'Ornano Marte* (1602) indique ce surnom : Aggiutelli ; la *Prattica Manuale*,

mentionne certains : Aïtelli (page 167) et une inscription de la chapelle St Roch à Corbara porte aussi : David Aïtellius de Sabellis (un des Douze Nobles en 1607).

La *Prattica manuale* (1700) du docteur Pierre Morati, qui est le meilleur armorial corse, note les familles admises au Conseil des Douze Nobles : en Balagne il cite à titre de Gentilshommes : les Savelli de Corbara, de Santa Reparata et de Sant'Antonino qui possédaient « beaucoup de privilèges », (pages 45, 172 et 188).

Jusqu'à la Révolution française, les Savelli de Balagne jouèrent dans cette province un rôle politique des plus importants et Monseigneur F. Girolami-Cortona, dans son opuscule : *le Père Guillaume Savelli de Speloncato au XV^e siècle* (Bastia-1911) écrivait à ce sujet :

« La lignée des Savelli a marqué ses étapes dans notre île par des illustrations nombreuses et successives aussi bien dans le Temple de Thémis que dans les Champs de Mars ou sous la houlette du Saint-Siège. Dernièrement, elle a décoré son écu de la pourpre romaine. Notre poète d'Occhiatana nous la présente sous l'emblème d'un collier de diamants (nobile munile) suspendu au cou de la noble Balagne. Il ajoute en outre que la gloire de la tige s'est élevée jusqu'aux étoiles ».

Ce poète d'Occhiatana (Biasino Leca) chante en effet les Savelli de Balagne de son époque et déclare dans son œuvre en vers ; *Il d'Ornano Marte* (Tournon-1602) qu'ils tiraient tous :

« L'origin loro d'un conte Savelli
« Che ha il nome lor mandato oltre agli stelli.

Ce comte de Balagne, objet de ces éloges virgiliens, n'est autre que le guerrier romain Guido de Sabellis,

l'un des chefs de l'expédition romano-papale de l'an 816 et le vainqueur des Sarrasins de cette province, dont le fils aîné Pinito fut confirmé dans ce titre et la seigneurie de ce fief par le Souverain Pontife Pascal 1^{er} (817-824).

LES CAUSES DE LA CROISADE DE L'AN 816

Les Annales d'Eginhard, les lettres d'Arn, archevêque de Salzbourg à l'abbé Alcuin, maître de Charlemagne, le Liber Pontificalis donnent de nombreux détails sur l'ardente lutte de la Papauté au VIII^e siècle, contre les Chefs lombards, carolingiens et surtout la turbulente aristocratie romaine.

Pendant trois pontificats (752 à 772) le primacier Christophe fut le véritable maître du Saint-Siège. En 767, à la mort du pape Paul 1^{er}, la famille Nepi emprisonna le primacier Christophe et fit élire pape l'un de ses membres : Constantin II.

Pendant que ce dernier demandait vainement la protection de Pépin le Bref, roi des Francs, Christophe s'évada et grâce aux troupes de Didier, roi des Lombards, fit déposer le pape Constantin II et lui fit crever les yeux comme antipape.

Le primacier Christophe écarta le candidat du roi Didier et fit élire Etienne III (767-772). A la demande du roi des Lombards, ce pape dut abandonner Christophe à ses ennemis, qui lui crevèrent aussitôt les yeux.

A Etienne III succéda Adrien I^{er} (772-795). Ce pape appartenait à la famille des Colonna, ainsi que l'atteste aussi le comte de Mas-Latrie dans son : *Trésor chronologique d'Histoire et de Géographie* (Paris 1892).

Ce souverain pontife choisit ses neveux : Pascal comme primacier et Campulo, comme sacellaire. Son succes-

seur Léon III (795-816) leur conserva ces charges, mais empêcha le primacier Pascal (qui voulait imiter le primacier Christophe) de mener les affaires du Saint-Siège, comme sous le pontificat de son oncle.

Ce fut la cause de la rancune des Colonna contre le pape Léon III, lequel, dès qu'il obtint la protection du futur Charlemagne, fit construire une mosaïque au palais de Latran, représentant Saint Pierre donnant le Pallium à Léon III et l'étendard de l'empereur Constantin le Grand à Charles, roi des Francs.

La cour impériale de Constantinople, issue de l'empereur Constantin, fit des remontrances à Léon III à cause de cette allégorie.

Plusieurs familles patriciennes de Rome, apparentées à cette cour byzantine, comme les Savelli, accusèrent le Souverain Pontife de dépouiller Rome du prestige de ses anciens Césars, en faveur d'un barbare, chef Franc, demeurant à Aix-la-Chapelle.

Ces regrets et griefs furent insinués dans l'esprit du peuple par des émissaires secrets et peu après un complot fut organisé pour déposséder Léon III.

Les chefs de cette conjuration furent les Colonna, Savelli, Nasica et à eux se joignirent, aux dires des *Annales* d'Eginhard : « *Multi alii romanae urbis habitatores nobiles* ». Parmi les partisans ou amis des conjurés s'était jointe également la famille Nepi, en haine des Carolingiens, qu'elle rendait responsables de la mort de son parent l'antipape Constantin II.

Le 25 avril 799, fête de la Saint Marc, au cours d'une procession, Léon III se tenait à cheval, le primacier Pascal Colonna et le sacellaire Campulo étaient à ses côtés, lorsque les conjurés, l'épée à la main, entourèrent le Pape. Le clergé, les fidèles et les gardes se sauvèrent. Pascal et Campulo firent tomber de cheval Léon III et alors eut lieu un véritable pugilat dans le

but de défigurer le Pape en lui arrachant les yeux et la langue suivant la mode byzantine.

Léon III, homme énergique, se défendit vigoureusement mais par suite du grand nombre de conjurés il eut les yeux et la langue meurtris. Giov. de la Grossa atteste également qu'ils « *cavorno l'occhi e la lingua* » au souverain Pontife.

Ce Pape fut enfermé dans un couvent, et aussitôt délivré par ses fidèles au cours de la nuit, il se rendit au camp de Paderborn en Saxe où : blessé, brisé, moulu de fatigue, il eut une émouvante entrevue avec Charles, roi des Francs.

Ce dernier donna l'ordre de faire arrêter ses agresseurs et le Pape rentra à Rome le 29 novembre 799. L'archevêque Arn prétend que tous les griefs n'étaient pas du côté des conjurés. Cependant, un an après, le jugement n'était pas encore rendu et lors de l'arrivée de Charles, roi des Francs, le Pape, ne pouvant être jugé, se justifia par serment des accusations de ses adversaires.

Ces derniers furent condamnés à mort ; toutefois sur les instances de Léon III la sentence ne fut pas exécutée et les conjurés furent envoyés en exil dans les Gaules.

Le lendemain, jour de la Noël de l'an 800, les fidèles réunis dans la basilique vaticane assistaient, nombreux, aux fastueuses cérémonies, commémorant la naissance du Rédempteur. Le roi Charles, qui avait quitté pour la circonstance ses vêtements francs pour la chlamyde et la calige des patriciens romains, priait, agenouillé près du tombeau de l'apôtre Saint-Pierre.

Léon III, satisfait des bienfaits de ce puissant monarque, lui posa spontanément sur la tête la couronne impériale d'Occident.

Les voûtes de la basilique semblèrent s'écrouler sous le frénétique enthousiasme des rauques gosiers des Francs et des voix moins rudes des Romains répétant aussi en

l'honneur de la Sainte Trinité, cette triple salutation papale :

« A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand, pacifique Empereur, vie et victoire ».

L'antique tradition romaine était renouvelée au détriment des descendants de l'empereur Constantin le Grand à Constantinople et en punition de la protection qu'ils avaient accordée aux exilés.

Aux dires de l'abbé Alcuin (d'après le Père Labbé) ces anciens conjurés se seraient distingués dans les armées de Charlemagne, principalement dans divers combats contre les Bavares.

A l'avènement d'Etienne IV (816-817), les familles de ces nobles proscrits romains supplièrent le nouveau pape d'intervenir auprès de l'empereur Louis, fils de Charlemagne.

Etienne IV, qui avait été l'un des familiers d'Adrien I^{er}, de la famille Colonna (d'autres prétendent qu'il appartenait aussi à cette famille) se rendit à Orléans où il obtint leur grâce.

Mais pour éviter d'éventuels désordres à Rome, il décida avec l'empereur Louis que ces Romains iraient au préalable délivrer la Corse du joug des Sarrasins qui détenaient ce bien, appartenant au Saint-Siège, depuis l'an 680.

D'après la chronique de Giov. de la Grossa, les trois chefs de cette expédition romano-papale furent Ugo Colonna, Guido Savelli et Aimondo Nasica.

Ils débarquèrent dans l'île avec 1.000 fantassins, 200 cavaliers, et s'emparèrent par surprise de la ville d'Aleria, capitale musulmane de la Corse à cette époque.

Après avoir laissé une partie de leurs troupes à Aleria, Ugo Colonna se réserva 400 fantassins et 125 cavaliers, tandis que Guido Savelli et Aimondo Nasica eurent chacun : 125 fantassins et 25 cavaliers.

Au cours de leurs combats contre les troupes de Nugu-

lone, roi des Sarrasins, Guido Savelli était à l'avant-garde, Ugo Colonna au centre et Aimondo Nasica à l'arrière-garde.

Guido Savelli combattit contre un vaillant maure, Lamin et le tua ainsi que plusieurs autres Sarrasins venus à son secours. Ugo Colonna attaqua Nugulone, mais ce roi réussit à se sauver grâce au dévouement de ses troupes.

Par la suite, Guido Savelli fut spécialement chargé de chasser les Sarrasins de la Balagne et réussit dans cette tâche, malgré l'importance de leurs troupes.

Des secours parvinrent aux croisés. L'un de ces renforts était commandé par un noble franc de Mayence que *les chefs de cette expédition avaient connu parmi les troupes de Charlemagne, lors de leur exil dans les Gaules de l'an 801 à 816* et que la chronique nomme Ganellone de Mayence.

Dès que les Sarrasins furent vaincus, les chefs de l'expédition partagèrent l'île entre tous les membres de l'expédition et firent hommage de la Corse au Souverain Pontife, Pascal I^{er} (817-824).

A titre de suzerain, ce pape confirma les seigneuries échues à chacun des chefs. Nous retrouvons leurs noms et celui de leurs fiefs dans cette chronique.

Le chef, Guido Savelli étant mort glorieusement sur ces entrefaites, son fils aîné Pinito fut confirmé dans le titre de comte feudataire de toute la seigneurie de Balagne.

Le Pape, Pascal I^{er}, chargea également Ugo Colonna de le représenter dans l'île et, à cet effet, lui accorda ainsi qu'à ses descendants directs le titre de comte souverain de la Corse.

Pierre SAVELLI DE GUIDO.

(à suivre).

Avant le 18 Brumaire

Retour d'Egypte par Ajaccio

Dans l'opinion courante le retour d'Egypte du général Bonaparte s'est accompli d'un trait et nombreux sont, même de nos jours, les chroniqueurs ou les journalistes qui le mentionnent comme un vol rapide de l'Aigle, d'Alexandrie à Fréjus, pour accomplir le coup d'état.

Quelques auteurs, historiographes ou rédacteurs de mémoires, font bien allusion à une longue escale de Napoléon, durant le trajet, à Ajaccio. Mais beaucoup ne sont pas éloignés de les accuser d'avoir trop sacrifié à leur imagination.

Le retour d'Egypte a fait l'objet d'une relation, qui fut remarquée par les critiques, de M. Barbaud et Carbo. C'était en effet le récit de quelques jours de l'existence de Bonaparte qui étaient restés inconnus. La chose était tellement nouvelle qu'on a vu dans ce travail une grande part d'invention, et l'on a prétendu que les auteurs avaient donné à certains faits une importance plus grande que celle de la réalité.

Ils se sont référés cependant pour leur documentation à différents ouvrages ou à des récits, et leur travail de compilation a réuni sur ce sujet un ensemble de données des plus précises.

L'escale à Ajaccio n'est pas une invention de fantaisistes. Elle a bien été effectuée de la façon que l'on prétend. Nous en apportons la preuve. C'est la narration détaillée et pour ainsi dire le procès-verbal, rédigé par celui qui en fut l'instigateur et l'artisan, et fit même montre, à cette occasion, d'un certain courage, ainsi qu'on le verra.

Pour bien se pénétrer de l'importance de cette escale

à Ajaccio, il faut se reporter aux circonstances dans lesquelles elle a été faite. Et tout d'abord à la raison qui l'a déterminée.

Bien que le plaisir de revoir son pays natal fut certes plein d'attraits pour le général Bonaparte, ce n'est point à ce motif qu'il faut l'attribuer.

En Egypte, incomplètement renseigné sur les événements de la métropole, il venait d'avoir tout à coup, par des journaux que le commodore anglais Sydney Smith lui aurait, dit-on, fait passer dans l'espoir de décourager et peut-être d'éloigner un adversaire redoutable, il venait d'avoir, dis-je, un aperçu soudain des revers de nos troupes, du désordre intérieur, pour tout dire du désarroi national.

L'impétueux et jeune général a-t-il vu le piège que lui tendait l'Anglais ? Il comprit en tout cas que sa présence en France était nécessaire, et son tempérament bouillant le détermina à partir.

Mais aussitôt en mer avec les deux frégates la *Muiron* et la *Carrère*, escortées par les avisos *La Revanche* et *l'Indépendant*, il dut comprendre que les Anglais, connaissant son départ d'Alexandrie, devaient déployer tous leurs efforts dans le but de le pourchasser, de l'atteindre et le tenir ainsi en leur pouvoir. C'est pourquoi ces journées de navigation à voile en Méditerranée, tous feux éteints la nuit, furent faites d'heures inquiètes.

La grande détermination que venait de prendre Bonaparte, et qui était peut-être déjà un grand rêve, était à la merci de la rencontre d'une frégate anglaise. Et lorsqu'enfin, naviguant devant les côtes de Corse, il pouvait se dire qu'il approchait du but, on s'explique sa colère, sa révolte, lorsque le mistral, venant à souffler, rendit la continuation du voyage impossible.

Les éléments... le vent... le feu... la neige... Seules choses que le génie napoléonien ne pouvait vaincre...

Il fallait se rendre à l'évidence, le mistral venait de se

lever, et soufflerait pendant cinq à six jours. Puisqu'on était en vue d'Ajaccio, il fallait faire escale dans ce port. L'amiral Ganteaume, qui conduisait la flottille, en prit aussitôt la détermination.

Mais alors un autre obstacle, plus gros de conséquences peut-être qu'une rencontre des ennemis en mer, venait s'opposer aux desseins de Bonaparte : la quarantaine.

Il convient de se représenter ce qu'étaient en ce temps-là les règlements qui régissaient le service de santé dans les ports. Si ces règles demeurent très sévères, elles se sont cependant adoucies depuis, en raison sans doute des moyens de prophylaxie et d'immunisation dont la science dispose de nos jours.

Mais à cette époque, dès qu'une épidémie s'était déclarée dans un port, le seul remède connu semblait être l'affolement, médication assez insuffisante... C'est pourquoi les mesures de défense pour empêcher tout contact avec un vaisseau venant d'un pays contaminé affectaient une rigueur extrême, et les condamnations pour infraction à ces règles pouvaient aller jusqu'à la peine de mort.

Dans l'article que nous mentionnions tout à l'heure, nous trouvons la note-citation suivante : « Depuis la terrible peste de Marseille, les règlements sanitaires étaient d'une rigueur impitoyable, allant jusqu'à la fusillade.

« Il existait quatre sortes de patentes : *nette*, état parfait de santé ; *touchée*, équipage sain, mais provenance d'un lieu suspect ; *soupçonnée*, provenance d'un pays d'épidémie ; *brute*, la plus mauvaise : peste dans le pays de provenance ou à bord.

« Nul ne devait approcher du navire, et tout contact entraînait immédiatement le régime de la quarantaine pour le contrevenant. Le prêtre ne pouvait toucher le malade : donc ni extrême-onction, ni viatique ».

Le temps que devaient passer au lazaret les occupants,

équipage ou passagers, d'un bateau suspect était donc de quarante jours. Le port d'Alexandrie étant alors contaminé par la peste, rien n'eût pu amoindrir ce délai.

Quarante jours ! Si Napoléon passait quarante jours à Ajaccio, son départ d'Egypte était connu partout, le Directoire prenait des décisions regrettables, et à son départ les vaisseaux anglais, ayant eu le temps de bloquer la ville, coulaient ses frégates à leur sortie du port, le tuant ou pour le moins s'emparant de sa personne. Les conséquences de la façon dont s'accomplirait son séjour à Ajaccio devaient donc décider de l'avenir.

A travers l'émotion du retour à son pays natal, le plus beau du monde de l'avis des peintres qui ont voyagé, le jeune général a-t-il senti cela ? Secret des consciences anéanties, qu'aucun document ne peut révéler.

Dès que le conseil de santé présidé par B. Barberi connut l'entrée de la flottille dans le port, il décida d'envoyer sa felouque corsaire *Ça ira*, conduite par Roch Donzella et portant un petit canon à l'avant, pour effectuer l'arraisonnement dans les conditions habituelles, apprendre les noms des navires, leur provenance et leur destination.

On connaît les trois questions sacramentelles que l'on posait aux batiments entrant dans un port, et que la T.S.F., qui les a adoptées, envoie au large à tous les navigateurs : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Quand Bonaparte, dont le visage s'encadrait dans un hublot arrière de la *Muiron*, vit revenir la felouque, avec J. B. Barberi à bord, il se rendit certainement compte que son destin se décidait à cette minute hors de sa volonté.

Lui qui souvent durant ce voyage tapait du pied en murmurant : « Ah ! J'arriverai trop tard ! » de quelle impatience ne devait-il pas bouillonner. Et comment

faire comprendre à l'homme qui commandait cette barque l'importance de ce qu'il allait dire et faire ?..

Or, sans doute par une étrange transmission de la pensée tendue, Barberi a compris, ainsi qu'on le verra.

L'auteur de ces lignes a été assez heureux pour retrouver dans les papiers de famille de sa femme, petite nièce de l'Empereur, le compte rendu de ce que MM. Barbaud et Carbo appellent avec raison : Une semaine ignorée de la vie du général Bonaparte. Le récit de cette semaine historique, rédigé dans la quinzaine qui a suivi l'événement dans le mois de vendémiaire, est écrit de la main même de J. B. Barberi, Président de la Santé du port d'Ajaccio.

*
* *

Pour bien définir la position de ce dernier dans les événements qui se sont déroulés, il convient de donner sur lui et sa famille quelques détails qui feront mieux comprendre son texte, et que nous avons recueillis non seulement à l'état-civil, mais dans les souvenirs de vieux Ajacciens, bien qu'il n'existe plus de lui aucune descendance directe en Corse.

Jean-Baptiste Barberi, l'auteur du mémoire qui va suivre, était le fils de François-Marie Barberi et de Marie Recco. Il était Président de la Chambre de commerce et Président de la Santé. De son état, il était commerçant et tenait boutique.

Il avait des gondoles qui lui portaient de la marchandise, faisant la course et peut-être la contrebande, ce qui n'avait à cette époque rien de déshonorant, au contraire. Etant en quelque sorte armateur, il avait été nommé Président de la Santé du Port.

J. B. Barberi avait épousé Mlle Nicoletta Decosimi. Il eut de ce mariage un garçon et trois filles.

Le garçon, Joseph-Marie, né le 24 avril 1771, ayant deux ans de moins que Napoléon Bonaparte, marié avec

Battinetta Catanéo, et dont nous aurons l'occasion de reparler.

Les filles : 1° Marie-Antonia, née le 8 janvier 1775, mariée avec Tartaroli Antoine. Elle eut quatre enfants, trois garçons et une fille.

2° Angèle-Madeleine, née en août 1776.

3° Marie-Angèle, née le 26 avril 1781, épousa Etienne Bastelica, enseigne de vaisseau, mort à Trafalgar, et a laissé une fille, Hortense. C'est un fils de cet enseigne de vaisseau qui a donné un récit de la bataille de Trafalgar.

Marie-Angèle, née, comme on vient de le voir, le 26 avril 1781, fut baptisée le 25 août 1805, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, et eut pour parrain, par procuration, l'Empereur, qui n'oubliait pas la dette de reconnaissance contractée par Bonaparte.

Joseph Barbari devint veuf à trente-neuf ans, sa femme, Tinetta (diminutif de Battinetta) Cataneo, étant morte en 1810 à Bastia en lui laissant deux filles. De deux ans plus jeune que le futur Empereur, il avait été son compagnon de jeux.

Deux ans de différence d'âge, c'est beaucoup quand on est enfant. C'est assez en tout cas pour exercer une sorte de droit d'aînesse ; et comme le jeune Napoléon était autoritaire — déjà — le rôle de Joseph Barberi dans leurs amusements consistait à se plier aux imaginations de son aîné, et à obéir. Antommarchi raconte même les farces que lui faisait le petit Bonaparte.

Jean-Baptiste Barberi, chef du Service de la Santé du port d'Ajaccio, fit preuve lors de l'escale du général Bonaparte, non seulement de courage mais d'initiative. Ayant réuni le conseil sanitaire, il lui proposa sans ambages de permettre à leur grand concitoyen l'accès de la ville.

Tous se récrièrent devant l'énorme responsabilité à encourir. Du reste, au sein de ce conseil se trouvaient,

beaucoup d'ennemis politiques de Bonaparte, trop heureux de pouvoir invoquer contre lui les rigueurs de la loi.

J.B. Barberi alors a recours à la ruse, et propose simplement d'aller, du moins nombreux, sur des embarcations, entourer la frégate et saluer le général victorieux, leur concitoyen tant aimé.

On ne pouvait refuser cela à l'autorité de Barberi. Sans arrière-pensée on le fit, et joyeusement. La frégate fut entourée, Bonaparte acclamé. De nouvelles barques survenaient sans cesse, se pressant autour du navire.

De sorte que, jugeant le moment venu, et l'équipage, alerte et compréhensif, ayant jeté des échelles de corde, J.B. Barberi grimpa à bord et embrassa le futur Empereur, tant à cause de sa joie de le revoir, que dans le dessein d'établir un contact irrémédiable entre la terre et le bâtiment.

Si bien que le jeune général lui dit d'un ton mi-plaisant mi-sérieux : « Monsieur Barberi, vous êtes en quarantaine ! »

Mais de nombreux partisans suivaient l'exemple donné et montaient sur le voilier. Ce fut l'envahissement. Les poignées de main, les accolades se succédaient, pendant que de toutes parts s'élevaient des acclamations : « Vive le général Bonaparte ! ». La quarantaine n'était plus possible.

Ainsi que le dit si bien M. Louis Carbone : « Pouvait-il être désormais question de quarantaine, puisque l'isolement était rompu, et le contact mille fois répété ? Il aurait fallu mettre tout le monde en quarantaine, y compris Messieurs de la Santé ! ».

C'est ainsi que Napoléon Bonaparte, avec sa suite, put débarquer à Ajaccio, comme on le verra à la lecture du document dont nous donnons plus loin la traduction.

Le manuscrit que l'on va lire a été écrit en italien, sur du papier épais de l'époque. Il forme un cahier de trente-

deux pages (ou seize feuillets) du format ministre. Les feuillets ne sont écrits que d'un côté au nombre de dix.

Les six derniers feuillets sont blancs, et c'est là une heureuse circonstance, car au moment où nous avons retrouvé ce manuscrit dans le grenier, les cinq dernières feuilles étaient rongées par les rats sur un quart environ de leur surface. Le texte, par bonheur, n'a pas été touché.

Il n'en est pas de même, hélas ! de nombreuses lettres de la famille impériale que les rongeurs n'ont pas respectées. Les gens non plus, du reste, puisqu'ils les avaient mises au grenier...

L'écriture de ce document est tellement tremblée qu'elle peut être considérée comme illisible. La première impression qu'elle donne est que celui qui l'a tracée était très âgé.

Mais un examen plus minutieux ne laisse pas attribuer ces lettres en accordéons spécialement à l'âge. Les tremblements séniles ne sont pas aussi réguliers.

Il est fort possible que J.B. Barberi ait été d'un âge respectable au moment où il écrivit ces pages. Mais il semblerait plutôt qu'il était atteint d'un tremblement nerveux habituel, comme il arrive souvent à des personnes qui ne sont pas cependant entrées dans la vieillesse.

Il a fallu de longs jours de minutieux examen pour donner à tous les mots leur véritable identité. Certains *p*, certains *l* sont de véritables ressorts à boudin. Et dans le corps du mot, où les lettres se nouent, cela donne un amalgame pratiquement indéchiffrable, même à la loupe.

Je ne cache pas que j'ai éprouvé une certaine satisfaction en constatant que ma ténacité était venue à bout de ce grimoire. Comme pour lui donner plus d'authenticité, J. B. Barberi l'a terminé par sa signature, avec un paraphe à trois-boucles, dans le goût de l'époque.

Voici donc ce document :

COPIE
DU MANUSCRIT TROUVE
DANS DES PAPIERS DE FAMILLE

IL NAPOLEONE (1)

La sua piccola Istoria fatta da me Giovan Battista Barberi, d'Ajaccio in Corzica. Anno 8°.

Ritorno in Francia di Bonaparte (2).

Relazione della sua discesa e del suo soggiorno in Ajaccio.

Giovan Battista Barberi Presidente della Sanità che a questa grazia fortunata si ritrovò guidato dalla onnipotente divina mano per andare avanti a tutto quanto siegue.

Relazione e Manifesto (3) del cittadino Gio : Batta Barberi.

Presidente del Tribunale del Commercio e Presidente della Sanità del Circondario d'Ajaccio e sue dipendenze.

Relazione al ritorno dall'Egitto di sua Eccellenza il Signor generale Napoleone Bonaparte Generale in capo di tutte le arme della Francia ; *Salute*.

Ajaccio li VI vend°, Anno VIII, della Republica francese.

Essendo entrati in questo porto una piccola flottiglia di Bastimenti, consistente in due grosse fregate con due scia-bachi di seguita tutti provenienti dalla gerandoia d'Egitto dirette per Francia che per occasione del vento contrario sono stati obbligati di darse fondo nella rada di questo porto, il tutto con nostra ammirabile sorpresa.

Or siccome sopra della fregata la commandante si ritrovava il Prefato nostro Signor Generale Bonaparte, a noi ignoto ed essendosi mutuamente sparzo una voce per la città che sopra questi Bastimenti ci potesse essere il medesimo nostro Signor Generale Bonaparte, che sino a che fa il suo piacere si compiace di tenersi celato come superiore generale, e puoi io Barberi come Presidente della sanità volendomi assicurare della verità con una gondola e dei marinari mi sono fatto portare alla vicinanza della fregata la commandante in faccia della finestra della poppa, conssuno mai si vedeva che quasi non ero fuori di speranza ma dovendo io ritornare a terra e non volendo ritornare senza essere certo della cosa, ho fatto

(1) Première page : frontispice.

(2) Deuxième page : titre.

(3) Troisième page : en-tête.

dimandare da uno delli miei marinari che a questa dimanda si fece vedere da una finestra della poppa il signor generale Berthier che io ignorava la sua conoscenza che per miglior comodo poi di trattarlo mi sono fatto accostare più da vicino che la mia prima dimanda fù di sapere di dove venivano e per dove erano dirette lui mi disse che venivano dal Egitto, e che erano dirette per la Francia e che non era che il vento contrario che li aveva obbligati di relasciare nella rada di questo Porto : inseguito gli ho fatto dimanda se mi poteva dare qualche notizia del Signor generale Bonaparte, lui mi disse che il generale Bonaparte stava molto bene, io gli repetei in qual luogo lui si ritrovava, lui mi disse pure non molto lontano, e fra questo tempo che io trattavo con il generale Berthier egli conobbe la mia voce, e con un volto molto allegro, si fece vedere dal altra finestra della poppa, chiamandomi per nome : Monsieur Barberi ecco quello che voi desiderate tanto di vedere, cosa dimandate.

Io a questa sorpresa ho mancato di perire, e che affoscato dal giubilo mi voleva mettere sopra della fregata per essere in sua compagnia, ma una sola ragione mi trattenne che se io faceva io non poteva più andare avanti con il mio disegno, essendo la cosa più interessante e perciò mi sono trattenuto ma con pena. Egli intanto mi fece dimanda delli nostri amici e della sua famiglia, quelli delli nostri amici la sola notizia del suo ritorno bastava solo a farli ritornare da morte a vita.

Quelli della sua famiglia poi gli le diede certe perche non era molto tempo che la sua Signora Madre, con il suo signor fratello l'arcidiacono Fesch, erano partiti d'Ajaccio per rendezze a Parigi. E con un aria molto più seria mi fa dimanda pure della Corsica e della Francia.

Quelle della Corsica poco bene perche il partito contrario ci vorrebbe sempre infastidire, ma anno poche forze a volerli battere con noi, e poco le stimiamo, cioè noi intanto li nostri giovani le facciamo passeggiare con le sue armi scanati per precauzione e non per timore. Quelle poi della Francia malissime, perche il Direttorio non volendo fare il suo dovere, gli affari dello stato andavano a precipizio, perche uno con l'altro si occidevano si assassinavano e da una parte a l'altra si spogliavano, di modo che niente vi era più di sicuro, e tutti li perzone facoltose pero si lasciavano rodere, per non essere compromessi in mano di gente sanguinarie.

Che dopo di avermi ascoltato mi dimandò se vi erano foglie della Francia, che amava di vederli, che di questi fogli io l'ho servito però, dopo di essermi da lui licenziato.

E sicome la notizia del suo arrivo non era certa, tutto

il popolo mi attendevano sopra della piazza, per sentire la bella notizia, che da mè gli fù data, assicurandoli che aveva auto l'onore di averlo veduto e trattato ; che allora tutti gridavano : Evviva il nostro Signor generale Bonaparte ; ma questo evviva, per mè non mi era bastante, perche lo volevo vedere disceso atterra, e perciò invitai il Signor Commandante Costantini, con il suo seguito, come capo della flote maggiore militare, ed a molti delli nostri Cittadini, che si fussino portati alla sala dello scagno della sanità, che avevo qualche cosa a dirgli ; ed essendo noi tutti riuniti, dove vi erano per presenti gli altri tre Signori ufficiali di sanità, che uniti con mè si componeva tutto il numero completo della conservazione della Sanità, conformo alle ordinanze e legge della Sanità che si conservano nel nostro scagno della sanità.

Ed allora gli manifestai il mio animo dicendogli che io volevo fare discendere a terra il signor generale Bonaparte con tutto il suo seguito, cio che piacque a tutti quanti Signori del nostro partito, facendomi delli eloggi, ma non piacque così alla parte contraria, poichè si opposerono assolutamente, dandomi delle raggioni, che questo era un attentato contro la fede publica, della quale noi ne siamo li depositarii, che le ordinanze e legge della Sanità, si conservano nel nostro scagnio, che sono molto diverze da qual terribile attentato che ora si vorrebbe commettere, dal quale ne potrebbero accadere delli più funesti avvenimenti della terra, e tanto più che noi siamo soggetti alla sanità della città di Marzeglia, essendo questa molto rigorosa per simili fatti, non sono mai sognati, ma ne pure penzati, che in una disgrazia sarrebbimo anche noi comprommessi della propria vita, e perciò non consentiano ne alla sua discesa, neppure a facilitarla, se pur anche questo si dimandasse.

Ed allora che io ho conosciuto la sua pessima volontà, che loro avevano di vederlo disceso a terra, con darmi tanti raggioni comedianti mi sono deliberato assolutamente, come Presidente della Sanità di farli discendere à terra, prendendo il tutto sopra di me che così andai avanti sino a vederne la fine. Il Signor Commandante Costantini, essendo delli nostri amici, e volendo fare il suo dovere, mi fa dimandare se possano preparare con la sua truppa militare per riceverlo come il suo dovere gli imponeva, io gli disse che sì, e che se fossino preparati a fargli dell'onori, che quando à tempo à tempo, che miglior occasione di questa non possano mai avere. E fra questo tempo io aveva fatto preparare una gondola con delli marinari per farmi portare alla fregata ; che portai in mia compagnia il signor Batista Zigliara, medico, e

conservatore della Sanità, perchè lui fosse presente a tutte le miei operazioni ed essendomi girati ad una distanza convenevole del centro dove sta la scala per salire, ho fatto dimandare il Capitano ed essendosi presentato sopra al orlo della fregata, io lo pregai che sopra della sua parola di onore, lui rispondesse a tutte le miei dimande ; rispose il Capitano : « Oui, Monsieur ».

E che dopo di essermi occupato con tutta la mia diligenza a fargli le miei più vive rigorosi dimande conforme al uso concernante alla salute publica, le sue risposte eravano sempre bone e senza alcun sospetto di male contagioso, ne di alcuna altra sorte di malattia ; onde essendomi assicurato con cortesia da tutte le miei dimande che nulla vi era più a temere concernante alla salute publica, li bravi marinari della Fregata essendosi accorti che io voleva montare sopra della medesima, mi fecere calare le corde basse per salire, che dopo di essermi giunto vicino del Capitano, gli annunciai che erano in pratica ; incammino andaimo verzo della poppa. Entrasimo nella gran sala, che ritrovai il Signor Generale molto contento, che vi era in sua compagnia solo che il Generale Berthier, e vedendomi comparire davanti di lui tutto solo, mi disse : Monsieur Barberi voi siete in quarantena.

— « Signor Generale, tutto per tutto, la mia carta e giocata, per vostra Eccellenza ; è in libra pratica ; il vostro bon amico e servitore si è fatto un dovere di venire sopra della fregata, a ricevervi per aver l'onore di farvi discendere a terra, conforme al merito di vostra Eccellenza, e volendo anche profittare di questa fortunatissima occasione che il cielo ci a mandata da tanto lontano, per salvare a noi, e tutta la Francia, ne vogliamo profittare », e fantasito lo abbracciai stretamente, che ne possiamo provare la verità ; che in mio seguito poi si presentarono il signor Commandante Costantini con tutto il suo cappo degli ufficiali, presentandogli omaggi e somissione e così una gran parte delli nostri cittadini, che montarono dopo di me affolla sopra della fregata, per essere dei primi di aver l'onore di vedere il suo signor generale tanto da loro desiderato per presentargli li suoi omaggi et felicitare ad alta voce dicendo sempre : Evviva il nostro signor generale Bonaparte. Che quest'atto di attaccamento particolare fece molto piacere al signor Generale e che dopo di averli ricevuti tutti con famoso piacere, lo pregai di prepararsi a discendere a terra, che il popolo era impaziente di questo suo ritorno per la premura che loro avvevano di vederlo ; e gli offrii la mea gondola, me rendi grazia, che aveva il suo canotto, che dopo ne pose le piedi sopra per discendere a terra, principiò dalla Fregata la commandante la

gioia del allegrezza del foco con le spare di l'onore e così puro tutta la sua piccola squadra. La Cittadella in fume, li canzoni della città ; il fume e foco, di maniera che ne città ne bastimenti, più niente si vedeva, che quel ribombo di canoni di terra e di mare, sembrava il giorno del giudizio. E dopo messo il piede a terra, si indirizzò a parlare al primo grannattiero, e così puro ad altri, facendogli delle dimande che erano al capo della fila delle troppe militare che principiavino della punta del molo sino ad arrivare alla porta di intrata della casa Bonaparte.

E così andando avanti siamo saliti nel mezzo delle due Colonne del molo, che di là intrasimo poi nella gran Piazza, dove vi era tutta l'immensità del popolo della Città e della campagna, che dopo di averlo veduto, tutti gridavano ad alta voce : Evviva il nostro signor generale Bonaparte ; Io era sempre al suo fianco destro senza mai lasciarlo perche in un gran numero così di popolo, non mi sono voluto fidare di lasciarlo, e perciò stava sempre al suo lato, sino a renderlo in sua casa, che fra questi cittadini del popolo ci furono alcuni che per l'allegrezza di aver veduto il suo grand'Eroe gettavano delli soldi per l'aria, che uno di questi ne cadde sopra del cappello del signor Generale, e lui non sapendo cosa questo si fosse, prese questo soldo e voltando la mano disse : Tiens, Berthier, voilà de l'argent ». E poi che il generale Berthier l'ebbe presso, disse puro : « C'est vrai ». E parlandomi in bassa nota mi disse che io facesse dire : « Evviva il generale Berthier » ciò che fù esequito. Che con questo evviva, rinchiusi frà questo immenso popolo, intrasimo nel onorato castello.

Che nella sera poi ci fù grande illuminazione con gran festa di ballo e dopo due giorni nella sua dimora mi fece dire da Francesco Braccini omo d'affari di sua casa che avveva di bisogno d'una gondola per portarzi insequito della fregata per servirsene in caso di bisogno, cio che dalla mia parte fù prontamente exequito fandogli preparare una delle mie migliori Gondole, con fargli fare dei comodi per star bene lui con il suo sequito maggiore con quattordici omini d'equipaggio e doppiamente agregliato di attrazzi di tutte specie con due paviglioni grandi e piccoli a tre colori per essere del tutto completo.

Che nel suo soggiorno di dimora di otto giorni nella nostra città, per quattro giorni vi fù libbera entrata per tutto il mondo, tanto a quelli della città quanto a quelli della montagna espressamente discesi in Città per aver l'onore di presentargli li suoi omaggi e sommissione, e bene riceuti quelli che lo meritavano, e rimpiazzati li dimissionati, e quelli che non lo meritavano, riparazioni e

destituzioni, come accade ora al cittadino Martino Maestroni di Bonifacio espressamente portatosi in Ajaccio per essere impiegato nel Dipartimento. E dopo che il tutto fù messo in ordine per l'altri quattro giorni poi, libberi assè, per il suo riposo, sentinella alla porta, e l'entrata difesa, ma non per tutti.

Che fra questo tempo poi di dimora lui fece due sortite, cioè una in campagna alla caccia, che nel suo ritorno poi da per tutte le finestre delle case, che le nostre signore femine non lo avevano ancor veduto, gli gettavano sopra del grano, delli confetti, e della moneta, per la somma allegrezza che loro avevano di aver veduto il suo caro signor Generale, Napoleone, gridando sempre « evviva il nostro generale Bonaparte, che il cielo conzerà a cento, anni di vita, con perfetta salute, e con grande fortuna, e felicità ed amori, che lo possiamo presto vedere Rè, che lo merita, e così ne preghiamo il cielo, che ci ascolti », e che alcune di queste femine, che avevano auto la sua prima conoscenza da ragazzo, piangevano di allegrezza. E l'altra fù sino alla chiesa di Santa Lucia. La sera della sua partenza seguitato sempre da questo immenso popolo, che si compiacevano di gridare sovente : « Eviva il nostro signor generale Bonaparte ».

E che prima di abbandonare l'onorato Castello, per rendersi al bordo della sua fregata la *Muiron*, io ebbe l'onore di presentargli le mie felicitazioni.

Addio mio Generale,
il vostro invariabile perfetto amico, e fedelissimo servitore che si tiene nella grazia di Vostra Eccellenza vi augura dal Cielo tutte le più maggiori prosperità, felicità della terra.

Quest'atto di affezione, piacendo al signor Generale, con toccarmi la mano, mi disse : « Monsieur Barberi portatevi bene ».

Che nella notte poi l'aquila prese il volo, e prese terra a Frejus, nella Provenza e di là a Parigi ; che il Cielo faciliti la sua bona entrata, per il bene commune.

Ultimato li 22 vendemiario, Anno 8° (4).

BARBERI.

(à suivre).

(4) Nous avons respecté l'orthographe un peu fantaisiste du manuscrit.

Le secret de la Joconde

On sait que la Casinca était une des pièves de la province de Bastia. Elle forme aujourd'hui le canton de Vescovatu. Enfermée entre le Golu au nord et le Fium' Altu au sud, la plaine de la Casinca, belle, riche et plantureuse, mesurant une superficie de plus de huit mille hectares, est d'une fertilité remarquable. Tous les arbres, toutes les plantes des divers climats viennent et prospèrent dans ce splendide jardin, entouré de pittoresques collines qui lui servent de rempart contre les vents malfaisants. Sur ces hauteurs s'étagent en terrasses de vieux villages qui commandent des vues splendides. Cette plaine est arrosée par l'Arena, affluent du Golu.

On y distingue Vescovatu qui fut pendant trois siècles, après la destruction de Mariana, le siège d'un évêché. Mgr Opizzo Pernice, évêque de Mariana, fonda en 1226 le château de Belfioritu, à un mille de Carticati où il habitait (1) et se rendit seigneur du lieu qu'il appela Vescovatu. Les habitants des environs essaimèrent vers la nouvelle localité qui ne tarda pas à devenir florissante, grâce à l'éclat que lui donnèrent les évêques de Mariana et aussi à la fertilité des terres de la Casinca. Au XV^e siècle, elle était citée pour la beauté de ses églises, riches et bien ornées, de ses tours et de ses belles maisons, de ses jeux scéniques, ces spectacles dans lesquels on représentait des épisodes de l'histoire religieuse, aussi bien que de l'histoire profane (1). Le spectacle le plus fréquent était la Moresca, sorte de danse pyrrhique, représentant la prise de Mariana par Ugo Colonna et auquel assista le comte de Marbeuf à la fin du XVIII^e siècle.

Vescovatu s'enorgueillit à juste titre d'avoir donné le

(1) Filippini.

(1) Filippini : **Histoire.**

jour aux chroniqueurs corses Montegiani, Ceccaldi et Filippini. On y voit toujours la maison de celui-ci, et aussi celle de Matteo Buttafoco qui, en 1764, alors qu'il était capitaine au Royal-Italien, offrit l'hospitalité à Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci, dont la santé était très ébranlée, hésita à entreprendre un si long voyage, et il lui écrivit pour le remercier chaleureusement. « Peuple brave et hospitalier ! disait-il, non, je n'oublierai jamais un moment de ma vie, que vos cœurs, vos bras, vos foyers, m'ont été ouverts à l'instant qu'il ne me restait aucun autre asile en Europe... ».

Qu'on nous permette à ce sujet d'élucider un point d'histoire corse. Divers historiens ont raconté que Jean-Jacques Rousseau, qui s'était révélé grand législateur avec le *Contrat social*, et dont la personnalité débordait le cadre français, fut sollicité en 1764 de rédiger une constitution politique à l'usage des Corses. Le solliciteur n'était autre que Buttafoco. Il se trouvait que Rousseau venait d'écrire la phrase célèbre : « Le brave peuple, qui vient de recouvrer sa liberté, mériterait que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai le pressentiment que cette petite île étonnera le monde... Lui, qui depuis longtemps était hanté par l'idée d'un ouvrage sur les institutions politiques, s'emballa pour le projet que lui suggérait Buttafoco, et il ne tarda pas à répondre qu'il acceptait. Il était convaincu que Paoli lui-même était le promoteur de l'initiative prise par Buttafoco, tandis qu'elle n'émanait que de celui-ci ; une thèse de doctorat soutenue à Philadelphie par une jeune Américaine, vient de le démontrer (2). Paoli n'avait pas été consulté, et il était même hostile au projet. Il avait, d'accord avec les députés du peuple corse, rédigé une constitution adaptée à son caractère et à ses habitudes. Paoli, disciple favori

(2) E. Dedeck-Héry : **Jean-Jacques Rousseau et le projet de constitution pour la Corse** ; Philadelphie, 1932.

du philosophe et jurisconsulte Genovesi, estimait avec raison que les rêveries politiques de Rousseau, si génial que fût ce philosophe, ne pouvaient convenir à un peuple qu'aucune nation n'avait encore pu soumettre. Ainsi que le dit le docteur Lebon (3), l'étude des civilisations montre aisément à quel point les institutions politiques sont l'expression des besoins des peuples. La Corse, attachée à la France, aux pieds de la France, qui, malgré son préfet, son code et ses gendarmes, reste gouvernée par ses citoyens, conserve ses clans et ses mœurs du moyen âge. Je n'ai pas donné au peuple athénien les meilleures lois qu'on puisse imaginer, disait Solon, mais celles qui lui conviennent le mieux.

On montre aussi à Vescovatu la maison Colonna-Ceccaldi où le roi Murat, avant sa folle expédition du Pizzo, vint demander l'hospitalité au général Franceschetti qui avait servi dans sa garde à Naples, et qui lui avait conservé un fidèle attachement. On connaît la funeste issue du projet insensé de l'infortuné Murat.

On remarque en outre dans ce canton : Venzolasca, patrie du cardinal Belmosto, du général vicomte Jean de Casabianca, du général François de Bonavita et du poète Lysandre Petrignani ; Penta, berceau de la noble famille Pernice ; Castellare, ancien chef-lieu de la piève de Casinca, fondé par Opizzo, évêque de Mariana et seigneur du Vescovatu (1629) ; Loretu, d'où on a une vue superbe sur Bastia, la plaine de la Mariana et la mer ; enfin la tour de San Pellegrinu, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Nicœa et près des bouches du Fiumaltu.

C'est dans un des villages de ce canton que naquit, vers 1820, Louis Colonna. Sa famille comptait parmi les plus riches et les plus considérées de la région. Elle

(3) Les premières civilisations.

résidait à Bastia pendant l'hiver, et le petit Louis commença de bonne heure au collège communal de cette ville d'excellentes études qu'il alla terminer à Aix. Le baccalauréat ès-lettres obtenu avec mention en fut le couronnement. Il fit ensuite des études de droit et, nanti d'une bonne licence, se dirigea sur Paris où, grâce à l'influence de sa famille, il fut employé au ministère des affaires étrangères. Après un stage qui ne fut pas trop long au Palais du Quai d'Orsay, il fut nommé attaché d'ambassade à Rome. Attiré par la carrière diplomatique, il avait sollicité ce poste. Ce fut avec la plus vive satisfaction qu'il accueillit la nouvelle de sa nomination. Le jeune homme avait une âme d'artiste et de poète qui se reflétait avec délices dans les diverses formes de la beauté sensible. Un majestueux coucher de soleil, la contemplation du firmament étoilé pendant une nuit sereine, la lecture d'un beau poème, la vue d'un voisinage et d'un corps de femme, incarnation de la beauté dans leurs lignes harmonieuses, ne laissaient jamais son âme indifférente et en faisaient parfois résonner les touches les plus profondes. Il était aquarelliste amateur et il cultivait à ses moments de loisir cette spécialité de l'art pictural. Dans ses visites aux musées de Paris, la sincérité touchante des scènes champêtres de certains maîtres, imitateurs précis de la nature, lui avait causé une émotion inexprimable. Ses préférences allaient aux artistes qui au naturel alliaient la passion, l'expression, la vie et la grâce.

Il quitta donc sans trop de regret Paris, ville pourtant si captivante et dont il ne méconnaissait pas le puissant attrait, pour s'acheminer vers l'Italie, cette patrie des arts. Il s'arrêta quelques jours à Pise. Un oncle à lui, de son vivant docteur en médecine et en chirurgie, avait fait une partie de ses études à l'Université de Pise et suivi les cours des célèbres chirurgiens Scarpa et Vaccà. Ce docteur avait compté parmi les disciples préférés de ces

maîtres et entretenu avec Vaccà une longue correspondance. Muni de cette correspondance que lui avait confiée son oncle mort célibataire et dont il était l'héritier, il rendit visite au fils de Vaccà qui occupait la place de son père à l'Université. Le professeur lui fit le meilleur accueil, l'invita chez lui et ne permit pas qu'il restât plus longtemps à l'hôtel. Le jeune diplomate ne quitta pas Pise sans visiter le Campo Santo, le Dôme et le Baptistère et sans monter sur la plate-forme de la célèbre tour penchée d'où l'on jouit d'une vue incomparable sur la mer et la campagne. Il se rendit ensuite à Florence, la cité des fleurs, non sans avoir remercié son hôte de sa cordiale et splendide hospitalité. Il y passa quelques jours qui ne furent pas de trop pour admirer les trésors d'art que recèlent ses musées et ses églises. La statue de David par Michel-Ange lui fit l'effet d'un incomparable chef-d'œuvre. Il s'arrêta longuement devant la Vierge à la Chaise de Raphaël, dont un prince allemand disait qu'il aurait donné la moitié de ses États pour la posséder. La suavité d'inspiration et de coloris des toiles de Fra Angelico lui parut inimitable.

Le docteur, son oncle, lui avait recommandé d'aller voir Pavie, célèbre par son Université, qu'il avait fréquentée et où il avait suivi les cours du physicien Volta et du physiologiste Spallanzani. A son arrivée dans cette ville le jeune étudiant eut une aventure où il faillit laisser la vie et dont il ne sortit indemne que grâce à son courage et à son sang-froid. On lui avait indiqué une locanda (4) qui était un véritable coupe-gorge. Quand vint l'heure de se coucher et qu'on lui eût montré sa chambre, comme il était fin observateur, il remarqua quelque chose de louche dans la disposition du plafond. Il ne se coucha pas et assujettit bien sa porte en-dedans. Vers une heures du matin, un mécanisme se déclancha et sur le lit s'abattit

(4) Hôtellerie.

un couperet qui, s'il s'y fût trouvé, eût réduit son corps en capilotade. Un instant après, l'hôtelier, le croyant mort, cherchait à pénétrer dans la chambre. « Je suis toujours en vie, et celui qui entre ici est un homme perdu » cria-t-il. On n'insista pas autrement. Dès qu'il fit jour, il gagna la rue par la fenêtre qui était assez basse et alla prévenir les autorités qui firent bonne justice des malandrins qui tenaient cette hôtellerie.

Louis Colonna dut remettre à plus tard la visite de Pavie : il était temps qu'il rejoignît son poste. Bien que Rome ne soit plus la capitale du monde (*caput mundi*) toutefois pour les grands souvenirs du passé, pour ses monuments antiques et modernes et pour les immenses trésors d'art qu'elle renferme, elle peut être considérée aujourd'hui même comme l'une des plus glorieuses villes de l'Univers. En effet, quelle est la cité qui comme Rome peut se vanter de posséder tant de galeries et de musées où sont renfermés les chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne ? L'historien anglais Gibbon raconte qu'errant un jour au pied du Capitole, parmi les ruines de la Rome ancienne, il entendit des chants s'échappant de l'église d'Ara-Coeli, et que bientôt il en vit sortir une file de pauvres Franciscains. Les splendeurs du Jupiter Capitolin, les pompes glorieuses de ses fêtes lui revinrent alors à l'esprit ; il frémit d'indignation, et forma le dessein d'écrire son grand ouvrage : *De la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Cette indignation nous paraît irréflechie.

Ce fut une toute autre impression qu'éprouva le jeune diplomate en prenant contact avec la ville éternelle. Les ruines grandioses du Forum et du Colysée, la basilique de Saint-Pierre, les merveilleuses fresques de la Chapelle Sixtine suscitèrent en lui un transport d'enthousiasme. Il visita la place Colonna au milieu de laquelle s'élève la gigantesque Colonne de Marc-Aurèle, ornée de bas-reliefs représentant les victoires de cet empereur, et qui

est le rendez-vous, pendant les belles soirées d'été, de la société élégante de Rome. Comme Chateaubriand et Byron, il alla méditer sur le tombeau de Cécilia Métella et rêver sur l'Aventin. Il ne se sentait d'ailleurs pas dépaycé et tout à fait étranger dans cette grande cité d'où était issue sa propre famille. Ce n'est pas sans un certain orgueil qu'il songea que son lointain aïeul Ugo Colonna, citoyen romain, fut choisi par le pape avec Guido Savelli et Amondo Nasica pour chasser les Sarrasins de la Corse, où il fit souche.

Le pontificat de Pie IX venait de commencer depuis peu quand Louis Colonna arriva à Rome. Avant son élection, il jouissait déjà de la réputation d'un prélat libéral. Succédant au plus absolutiste des papes, il procéda de lui-même à une série de réformes qui lui valurent une immense popularité non seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Son exemple fut contagieux et incita d'autres souverains de la Péninsule à donner quelques libertés à leurs sujets. En 1831, avait commencé le grand mouvement politique que les Italiens ont appelé le *Risorgimento*, c'est-à-dire la Résurrection, qui ne tendait à rien moins qu'à chasser l'étranger de la péninsule et à en faire l'unité. Une pléiade de poètes, d'écrivains, de penseurs avaient été les promoteurs de ce mouvement, et toute l'Italie était complice. Sans les nommer tous, nous citerons Silvio Pellico, Manzoni, Ugo Foscolo, Leopardi et le penseur Mamiani, ces deux derniers réfugiés à Paris, de Cavour, de l'abbé Gioberti, auteur du *Primato civile degl'Italiani*, le comte Balbi, auteur des *Speranze d'Italia*, le romancier livournais Guerrazzi qui avait produit un roman historique corse : la *Rotta di Ponte-Novo*.

Un fait heureux se produisait pour l'Italie. En Europe, non seulement des nations libérales comme la France et l'Angleterre saluaient avec espoir ce réveil, mais le public éclairé, même dans les Etats qui passaient pour conservateur, exprimait ses sympathies pour ce beau

pays si maltraité par les traités de 1815, et dont l'ancienne splendeur, les chefs-d'œuvre de l'art, les glorieux souvenirs ainsi que les ruines et les infortunes, plaidaient toujours éloquemment la cause. L'Italie avait la bonne fortune, comme la Grèce, trente ans auparavant, de séduire et d'enthousiasmer l'opinion générale.

L'avènement de Pie IX fut donc salué comme une délivrance. Mais le roi Charles-Albert ayant été battu à Custoza par les Autrichiens, les peuples de l'Italie attribuèrent sa défaite à la défection des Souverains. Le pape Pie IX, par scrupule religieux, s'était refusé à déclarer la guerre à l'Autriche. Du coup sa popularité fut ruinée. La colère du peuple se tourna d'abord contre son ministre Rossi, ancien ambassadeur de France à Rome. C'était un esprit éminent tout dévoué à la cause italienne, mais opposé à une politique d'aventures. Ce ministre était antipathique à toutes les classes et surtout haï des patriotes exaltés, car il était trop entier dans ses idées, et de plus il avait le défaut d'être hautain et cassant. Un complot fut ourdi contre sa vie. Des personnes charitables ne lui ménagèrent pas leurs avertissements sur le danger qu'il courait : il n'en tint aucun compte. Louis Brunette (5) lui trancha la carotide à l'entrée de la Chambre des Députés. Son assassinat fut suivi de troubles graves. Le pape était assiégé dans son palais du Quirinal. Le cardinal Savelli, gouverneur de Rome, qui était Corse, se tenait dans son bureau avec deux pistolets chargés à sa portée. Un coup de feu parti du dehors, blessa mortellement un prélat. Louis Colonna entretenait d'excellentes relations avec le ministre Rossi et son assassinat, dont il fut presque témoin, l'affecta bien douloureusement.

(5) Louis Brunetti et non Sante Costantini qui fut condamné à mort et trempa dans le complot (voir D. Gnoli dans *Rivista d'Italia*, t. III, p. 107-111. Louis Brunetti était fils d'Angelo Brunetti, dit Cicernacchio, cocher et batelier, qui dirigeait à Rome les manifestations populaires.

Le Pape comptait parmi ses gardes-nobles un jeune homme appartenant à une branche très florissante de l'illustre famille romaine Colonna. Celui-ci, apprenant que le nouvel attaché d'ambassade était son homonyme, s'empressa de faire sa connaissance et de se lier avec lui. Il l'invita à sa table à différentes reprises. Le garde-noble avait une sœur âgée de vingt ans qui portait le prénom de Marie et qui était très sympathique. Sensible comme il était, Louis Colonna en devint éperdument amoureux. En faire la compagne de sa vie était son plus cher désir : il n'osa cependant pas se déclarer. Il était très bien vu dans la maison Colonna, la jeune Marie se montrait des plus aimables avec lui, mais était-il sûr qu'il y eût réciprocité de sentiments ? La demoiselle pouvait-elle se montrer distante avec un ami de son frère qui était pour ainsi dire un parent, puisqu'il portait le nom de sa famille ? Son amabilité ne pouvait-elle être mise sur le compte de son éducation et de son caractère ? Puis à supposer même qu'elle répondît à son amour au point de l'accepter pour époux, ses parents, qui comptaient parmi les plus grands seigneurs de Rome, seraient-ils consentants s'il leur demandait sa main ? Il avait peur d'un refus qui lui eût fermé la maison Colonna, et il n'aurait pu se résigner à ne plus voir et s'entretenir avec la jeune Marie au charme de laquelle il était complètement soumis. Le hasard, qui est parfois un bon auxiliaire, le servit à souhait. Il était allé, un jour, se promener à pied du côté de Frascati. Une force impulsive l'avait dirigé de ce côté. Il croisa sur la route le garde-noble et sa sœur qui se rendaient en tilbury à la villa qu'ils possédaient dans ces parages et qui s'arrêtèrent un instant pour faire un bout de causerie avec lui. A ce moment vint à passer une roulotte de bohémiens. Le cheval, un pur sang passablement ombrageux, s'emballa et prit le mors aux dents. Louis Colonna, craignant pour ses amis et n'écoulant que son courage, s'élança au devant du cheval, non

sans exposer grandement sa vie. Grâce à sa vigueur physique et à son adresse, il réussit à le maîtriser, empêchant ainsi un accident tragique qui eût peut-être coûté la vie aux jeunes gens.

Cet acte de dévouement lui gagna complètement le cœur de la jeune fille qui, même avant cette rencontre, éprouvait de l'inclination pour lui. Ses parents, de leur côté, ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance. Il put croire qu'ils auraient vu de bon œil une union entre lui et leur enfant, et il fit sa demande qui fut agréée sur-le-champ. Le mariage ne tarda pas à être célébré en grande pompe à Rome. Au bout d'un an, la naissance d'un superbe garçon vint compléter le bonheur des jeunes époux.

Après quelques années de séjour à Rome, le jeune attaché d'ambassade fut nommé ministre de France au Nouveau-Monde où il résida assez longtemps. Comme il s'était toujours montré à la hauteur de sa mission et qu'il avait donné maintes preuves de ses talents diplomatiques, le gouvernement français l'en récompensa en le nommant ambassadeur dans une capitale européenne.

La nature l'avait doué d'une finesse d'esprit grâce à laquelle il pouvait évoluer avec aisance sur le terrain glissant de la diplomatie, et qui le servit admirablement dans les divers postes qu'il occupa avant d'être mis à la retraite. Très décoratif, son maintien en imposait toujours à ses confrères en diplomatie, et sa position sociale, considérablement améliorée par son mariage avec une riche héritière, lui permit de représenter la France avec faste et dignité. Dans les négociations engagées entre notre gouvernement et ceux auprès desquels il était accrédité, avec son sens aigu de l'opportunité il sut toujours cueillir l'occasion favorable d'assurer à notre pays les avantages qu'il était en droit d'escompter. Son tact et son doigté lui permirent maintes fois de prévenir les conflits qu'aurait pu engendrer la rivalité des intérêts contraires.

Quand vint l'heure de prendre sa retraite, il se fixa à Rome, mais sans oublier la Corse où il se rendait assez souvent, appelé par ses intérêts et son attachement au pays natal. La maison de son village était habitée par une veuve dont la famille avait entretenu d'excellentes relations avec la sienne et dont le mari, engagé dans des spéculations malheureuses, s'était ruiné. Il lui laissait deux enfants, un garçon et une fille : celle-ci était la filleule de Louis Colonna. La veuve était honnête, intelligente et énergique. Il lui confia la gérance de son patrimoine qui ne pouvait tomber en de meilleures mains. Aussi l'ambassadeur, pour la récompenser de ses bons et loyaux services, la fit figurer sur son testament pour un legs assez important : il pouvait se permettre cette largesse sans désavantager son fils, car il était très riche. De plus, il laissait à sa filleule un tableau qui ornait le salon de sa maison natale et qu'il avait acquis à Rome : ce tableau représentait la Joconde de Léonard de Vinci. Quand la dernière heure eut sonné pour l'ambassadeur, comme elle doit sonner pour nous tous, et que la veuve eut connaissance du testament, elle montra le tableau à des spécialistes qui lui dirent que ce tableau ne pouvait pas avoir une grande valeur parce que ce n'était qu'une copie de la célèbre toile de Léonard de Vinci dont il existait beaucoup de répétitions dans le commerce. La veuve qui croyait tenir une fortune avec ce tableau fut assez déçue. Cette Joconde inquiétait et fascinait ceux qui voulaient l'examiner. Avec son mystérieux sourire, avec son regard ombré d'une troublante et énigmatique pensée, elle semblait leur dire : « Je suis belle n'est-ce pas ? Mais si je suis l'incarnation de la beauté, je suis aussi celle du mystère. Oui, je suis un nouveau Sphinx, et un autre Œdipe seul pourra déchiffrer le secret que je renferme en moi. » Un jour la fille de la veuve, qui ne manquait pas de bon sens, dit à sa mère : « Maman, j'ai rêvé cette nuit que j'héritais d'une fortune. Les experts ont dit que

le tableau que m'a laissé notre bienfaiteur n'a guère de valeur. Se peut-il qu'il se soit joué de moi et de nous tous ? Qui sait s'il n'a pas voulu nous faire une agréable surprise ? Je suis d'avis qu'on ouvre le cadre et qu'on l'examine bien ». — « Qu'il soit fait comme tu désires ma fille, mais je crois que ce sera peine perdue... ». Elles commencèrent à dévisser le cadre : ô la joyeuse surprise ! quelques billets de banque de mille francs s'en échappèrent. Elles achevèrent de l'ouvrir et à leur vive joie virent qu'il en était tout tapissé : elles en comptèrent une cinquantaine. La Joconde avait révélé son secret.

SAVELLI DE COSTA.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître l'album de reproductions photographiques que nous annoncions dans notre dernier numéro ; il fait honneur à la maison Arlaud, de Lyon, qui le conçut. L'ouvrage de format 17×24, sur papier couché, contient 130 vues en héliogravure et donne de la Corse la plus belle vision. En conseillant son achat à nos compatriotes, nous sommes certain de leur procurer les plus grandes satisfactions. Le demander à Arlaud, 3, place Meissonier, Lyon. Prix 36 francs.

L'invasion de la Corse par les Sarrasins. — Lorsque parut en 1914 notre **Histoire des Corses et de leur Civilisation**, dans laquelle nous soutenions que la Corse avait été, dans le Haut Moyen Age, occupée en grande partie par les Sarrasins et qu'elle avait gardé de cette occupation de nombreuses traces, un des meilleurs historiens d'Italie fit de mon opinion une sévère critique et affirma que la domination italienne sur la Corse avait été ininterrompue. Nous remercions donc M. Charles de Giafferi d'avoir pris en quelque sorte notre défense vingt ans après et d'avoir soutenu notre thèse avec des arguments encore plus nombreux. Son article, qui fut d'abord publié dans l'**Ile** de janvier-juin 1937 et eut les honneurs mérités d'un tirage réduit sur papier de luxe (1), ne laisse guère de doutes sur l'occupation sarrasine de la Corse. Dès la première moitié du VIII^e siècle, les incursions musulmanes, ve-

(1) Nous remercions ici M. de Giafferi d'avoir bien voulu nous en envoyer un exemplaire.

nues d'Espagne ou d'Afrique, sèment l'inquiétude dans le bassin de la Méditerranée et sous le règne de Charlemagne Aléria est détruite. Malgré le grand Empereur, puis sous son successeur immédiat, notre île devient comme une base d'opérations sarrasines contre les pays voisins. On connaît leur audacieuse attaque de la cité romaine au temps du pape Léon IV. « On convient donc, dit M. de Giafferi, que la Corse vers 870 doit être considérée comme appartenant aux Sarrazins ». Qui les en aurait empêchés ? Gènes elle-même, vers 933, avait à se défendre contre eux. L'auteur cite des habitudes, des noms de lieux, des noms communs, même le nom de sa famille Giafar comme provenant de ces musulmans.

Nous croyons donc qu'il faut se rallier à cette conclusion de M. de Giafferi : « Si la Corse n'a pas été pendant quatre siècles consécutifs (de 810 à 1150) occupée par les Sarrazins, dans toute l'acception du mot, ils ont pu la parcourir en tous sens n'ayant devant eux que l'acharnement des indigènes qui défendaient à la fois leur vie et leur indépendance, leur foyer et leur religion. Il faut constater qu'il n'y eut probablement jamais d'installation proprement dite, dans l'intérieur ni sur les côtes, d'un représentant de l'autorité étrangère avec un contingent administratif et militaire fixe, car on ne peut considérer ainsi les Arabes qu'on laissait sur place pour garder les portes et qui n'avaient de comptes à rendre qu'à l'autorité espagnole ou africaine dont ils dépendaient ». Nous conseillons donc à ceux que cette question intéresse de lire l'article très documenté de M. Ch. de Giafferi.

Revue de la Presse

Les Espagnols en Corse. — M. J. Lemeunier, collaborateur du **Petit Marseillais**, rappelle, au cours de deux articles des 10 et 12 février 1937, les tentatives que firent les Aragonais pour s'emparer de la place de Bonifacio, point d'appui essentiel de leur domination. Il insiste sur le siège de 1420-1421, raconté par P. Cyrnée, qui après avoir failli aboutir, dut être levé lorsque les secours génois, conduits par Jean Fregoso, arrivèrent. De nouvelles tentatives furent encore faites, mais en vain, en 1424 et en 1451. Le succès militaire paraissant impossible, les rois d'Aragon eurent recours aux intrigues. Mais Gènes triompha facilement ; les Espagnols n'eurent ni esprit de suite, ni volonté bien arrêtée de l'emporter.

Théodore 1^{er} et sa personnalité. — M. J. Alesandri, utilisant diverses sources, donne, de notre unique et éphémère roi, quelques portraits qu'il a tirés des mémoires de l'apothicaire Jaussin, de ceux du père Guelfucci et de l'abbé Rostini, de l'Histoire de l'abbé Germanes et de Voltaire. On sait que le roi mourut à Londres le 14 décembre 1756 (**Petit Marseillais** du 4 février 1937).

Reliques napoléoniennes. — A propos du don récent de M. Louis Capatti, notre confrère, au musée d'Ajaccio (un couvrecoussin qui supporta la tête de l'Empereur mourant), M. J. Alesandri rappelle l'autographe célèbre du jeune Bonaparte sur le manuel de mathématiques d'un de ses condisciples : « *Cyrno, si da piu juste e amichevole mano, speri sorte melior, le spere indarno* ». Les fautes d'orthographe, dont l'Empereur fut coutumier, ne méritent pas ici attention, mais le cri de désespoir, ce découragement du jeune élève, admis dans une grande école d'où il sortira officier, révèle la tristesse dont l'âme du militaire peu fortuné et de l'enfant éloigné de sa famille et de sa patrie est remplie. (P. M. 20 février 1937).

Assassinat de Gaffori Jean-Pierre. — D'après l'abbé Rossi, dans ses *Osservazioni*, le **Petit Bastiais** raconte l'assassinat du chef corse et en fait retomber toute la responsabilité sur les Romei, acoquinés avec Antoine-François Gaffori, qui en voulait à son frère de sa popularité parmi les Corses et de son influence chez les Français. Il lui reprochait aussi d'avoir eu ses préférences paternelles. Le 20 octobre 1753, une demi-douzaine d'individus, apostés près du couvent de Corte, assaillirent à coups de feu le général qui rentrait de sa vigne avec quelques amis et qui tomba mort. L'un des assassins, Beretta Vecchia, fut blessé d'un coup de pistolet à la jambe. Il n'y a pas de doute que le gouvernement génois avait monnayé l'assassinat, car Romei, surnommé Piscaino, trouva un asile sûr dans la citadelle de Calvi, tandis que Beretta Vecchia fut abattu dans le Niolu, où il s'était sauvé. Antoine François, convaincu de complicité, fut condamné à mort. Il aurait peut-être échappé au supplice, tant les politiciens de l'époque répugnaient à faire cet exemple, si la veuve de la victime, Faustine Matra, d'accord avec son frère Marius, n'avait réussi à pénétrer dans la prison et fait exécuter son beau-frère avec un pal en fer, par un jeune homme de Bastia. Elle se réfugia ensuite à Matra, avec son fils François. Personne n'osa venir lui demander des comptes. L'indignation des Corses, contre les assassins et contre les Génois qui les avaient recueillis, fut telle, qu'ils attendirent impatiemment un vengeur. Ce devait être Pascal Paoli, en 1755. (4 et 6 mars 1937).

Le testament de Pascal Paoli. — La **Corse Libre** de M. Trojani a publié le texte du testament rédigé par le Père de la patrie avant sa mort. On sait qu'elle survint le 5 juin 1807 et aussi qu'il légua la plus grande partie de ses économies à Corte et à Morosaglia, à la condition d'y construire une école. Le testament avait été publié par le chanoine Saliceti, lors du transfert des cendres de Paoli de Londres en Corse, en 1890. Or M. Luccarotti en a recopié le texte au greffe de la Court of Canterbury et la **Corse Libre**, qui le publie dans son numéro du 4 mars 1937, signale, le 11 mars, un certain nombre de différences avec le texte de 1890.

Le débarquement de Napoléon en 1815. — C'est un nouveau récit du retour de Napoléon et de son débarquement au golfe

Jouan en 1815, par Robert Féraud et Henri Laplagne. Le **P. M.** du 13 mars le reproduit. On ne cessera pas de raconter l'événement, en y ajoutant quelques détails vrais ou faux. L'article signale la résistance, à Antibes, du colonel Cuneo d'Ornano qui fit enfermer dans la Chapelle du Saint-Esprit les vingt soldats que Napoléon lui avait envoyés. Les prisonniers s'en évadèrent d'ailleurs, mais, en franchissant l'enceinte de la petite ville, le lieutenant Casabianca se cassa la jambe.

Mirabeau en Corse. — Le rédacteur du **Petit Bastiais**, dans le numéro du 5 mars, évoque le souvenir du grand orateur qui, sous le nom de Pierre de Buffière, prit part à l'expédition de Corse de 1769-1770, après Ponte-Novu, mais arriva trop tard pour jouer un rôle actif. Il se borna à tenir une place d'amoureux, à Bastia, auprès de la jeune femme de l'intendant Chardon. Ce furent sans doute tous les succès féminins dont il se vanta par la suite. Il séjourna aussi à Vescovatu, fraya démocratiquement avec les paysans, se fit apprécier d'eux et se borna à faire des levés topographiques sur la Casinca et le Nebbiu. Il garda un bon souvenir de son séjour et ne manqua jamais l'occasion de louer les sentiments démocratiques des Corses qu'il défendit si bien à l'Assemblée Constituante. On connaît son intervention en faveur de l'incorporation de la Corse à la France.

Le pont du Vecchiu. — Historique de ce célèbre monument d'utilité publique qui permet de franchir aisément l'un des passages les plus dangereux de la route Bastia-Ajaccio, véritable coupe-gorge où fut assassiné, en 1771, l'inspecteur général des subsistances militaires, de Grandmaison, attaché au Corps expéditionnaire français, et dit aussi une légende accréditée dans le pays, où Bonaparte fuyant la colère de Paoli faillit se noyer en traversant le Vecchiu. Le pont actuel, commencé en juin 1823, fut achevé en octobre 1827. Il a une seule arche de 30 mètres d'ouverture et l'ouvrage a une largeur de 5 mètres et une longueur de 50. La dépense s'éleva à 170.000 francs. **O felix tempus !** (**P. B.** 10 mars).

Origine du dialecte. — On peut lire les remarques très justes du rédacteur du **P. B.** sur l'existence certaine d'un dialecte primitif des Corses, fait d'emprunts à de nombreux peuples qui avaient passé dans l'île. Ce dialecte s'est toscanisé à partir du XI^e siècle, du jour où les Pisans s'établirent dans notre pays. Les vocables corses reçoivent des terminaisons toscanes, de même qu'aujourd'hui les mots corses se francisent de plus en plus suivant un processus auquel toutes les langues du monde sont, dans les mêmes conditions, soumises (11 mars 1937).

Nouveau chant corse. — On annonce l'apparition d'un nouveau chant corse, dû à Maïstrale et intitulé **Il paese nativu**. L'air serait inspiré par celui de la chanson des Carbonari, conservé depuis le règne de Charles X et dont les paroles fu-

rent mises au goût du jour, à différentes époques, suivant la nature de l'opposition que les Carbonari (conspirateurs dissimulés) entendaient faire. Le chant serait vibrant et saccadé donc très différent du **Salve Regina** ou de la chanson du Cuccu (**P. B.** 12 mars).

Valeur vénale de la terre en Corse. — Des nombreux articles publiés dans le **P. M.** par M. Carlotti sur l'agriculture en Corse, nous détachons les renseignements suivants concernant la valeur de la terre. On ne pourrait nier la compétence de l'auteur. Il admet que depuis la guerre le prix de l'hectare est passé de 1 à 4, 5 et même six fois plus. Pour les régions littorales et les plaines, l'hectare de bonnes terres vaudrait aujourd'hui 5 à 6.000 francs et, près des villes, même 10 à 12.000 francs. Pour les terres médiocres, ce prix tomberait à 2 et 3.000. Sur les côteaux, le maquis coûterait 800 à 1000 francs l'hectare, les terres arables jusqu'à 2.000, les prairies 3 à 6.000. Les jardins maraîchers, près des grosses agglomérations, atteindraient facilement 40.000 et pourraient aller jusqu'à 100.000. Près des villages, le chiffre serait de 10 à 30.000 (1 à 3 fr. le mètre carré). Les vignes ont été vendues jusqu'à 30.000 fr. l'hectare, un olivier jusqu'à 200 et un châtaignier jusqu'à 300. Cette revalorisation de la terre prouve qu'elle n'est pas aussi dédaignée que le prétendent des observateurs superficiels mal renseignés (n° du 16 mars).

Assassinat de Gaffori. — Cambiaggi, en se référant à un document officiel « Appel du Suprême magistrat de la Corse à toute l'Europe » donne de cet assassinat une version qui ne semble pas la bonne. Il annonce que le coupable, après ses aveux, a été soumis au supplice de la roue pendant la nuit, dans sa prison. Il est vraisemblable que ce fut là un pieux mensonge du gouvernement insulaire pour éviter que ne s'ébruitât le meurtre du coupable. (**P. B.** 18 mars).

Menhirs sculptés de la Corse. — D'une étude rapide sur les menhirs sculptés qui existent en Corse et ont une apparence humaine, le rédacteur du **P. B.** arrive à recenser ceux-ci, celui de San Quiricu, près de San Lorenzu, celui de Capucastincu entre Santu Petru di Tenda et Casta (renversé et brisé), celui d'Apriccianni ou de Sagona, signalé par Mérimée et M. Michon (2 m. 12 de hauteur pour le premier et 2 m. 22 pour le second), enfin celui du Taravu, surnommé u Paladinu de 4 m. de longueur. Il en reste sans doute bien d'autres à découvrir. (**P. B.** 22 et 23 mars).

Le masque de Napoléon. — D'un article du docteur Abbattucci paru dans la **Presse médicale** sous le titre : Autour de la mort de Napoléon 1^{er}, nous extrayons ce passage : une lettre de M. J. Antommarchi du 8 février 1937 nous fait connaître la vérité sur le masque mortuaire de l'Empereur. « Après la mort de ce dernier, alors que son corps avait été placé sur une table pour l'autopsie, et avant que l'opération commençât, Antommarchi prit le moulage de la face avec du mau-

vais plâtre qu'on avait pu se procurer dans l'île. Il obtint une effigie en creux. Dans ce creux, on coula ensuite du plâtre, mais quand les médecins voulurent le séparer du moule, celui-ci, comme cela se produit presque toujours, se rompit en mille morceaux. Néanmoins le relief était intact. C'est celui qu'Antommarchi a rapporté en France... Sous la monarchie de juillet, en 1833, il forma un comité, dont faisait partie le général Bertrand, qui avait assisté à la prise de l'empreinte, afin d'éditer la précieuse relique. Antommarchi conserva par devers lui quelques-unes des premières reproductions en plâtre et en bronze. Tous les exemplaires de la souscription nationale (c'est ainsi que s'intitula cette publication), étaient signés par lui sur le côté et étaient en outre revêtus d'une sorte de cachet à l'effigie de Napoléon « Empereur et Roi » avec en exergue « souscription du docteur Antommarchi ». Plusieurs de ces masques ayant appartenu à Antommarchi ont été donnés par lui et figurent encore dans des collections particulières ».

Quand le médecin mourut en Amérique, ajoute M. Antommarchi, il emporta plusieurs reproductions du masque mortuaire et laissa à son frère Dominique, à Morsiglia, l'effigie originale, qui par héritage passa à son frère José Maria établi au Vénézuëla et de là à Mme Azémar, sa petite fille, habitant Saint-Gaudens. C'est son fils qui a donné le masque au musée de la Malmaison. Et voilà la filiation reconstituée (n° du 24 mars).

Origine et débuts de Luce de Casabianca. — Il serait le fils d'une Colonna Ceccaldi et de Jean Quilicus de Casabianca, frère de Raphaël (une note postérieure dira même qu'ils étaient seulement cousins). Jean Quilicus, mêlé aux événements de son temps, fut le partisan de Théodore de Cursay, de Gaffori et de Pascal Paoli, avec lequel il se brouilla ensuite. Il devint lieutenant-colonel dans le Provincial Corse, en même temps que Raphaël. Il fut ensuite narbonniste contre Marbeuf, comme Abbattucci et il pacifia le Niolu avec bienveillance.

Luce entra à l'école de la marine en 1775 et accomplit quinze ans de services dans l'armée navale. En septembre 1791, il échoua aux élections à l'assemblée législative, contre Piétri de Fozzanu, qu'appuyait Paoli ; il réussit à celles de la Convention, mais il avait été nommé en 1792 capitaine de vaisseau.

Trois autres Casabianca devinrent généraux. Raphaël, né en 1738, père de sept filles, Joseph-Marie en 1742, François-Louis en 1776. Ce dernier épousa une fille de Raphaël, mais mis en demi-solde à 34 ans, en 1814, il devint cependant maréchal de camp honoraire en 1823. Joseph-Marie fut général de division malgré son mauvais caractère qui le brouillait même avec ses chefs, mais défendu par Bonaparte, qui connaissait son mérite et, malgré ses apparences, sa bonté, il fut chargé de gouverner les Piémontais. Ils l'apprécièrent d'ailleurs. Mis à la retraite à 60 ans, en 1803, il se retira à Avignon pour y mourir le 14 novembre 1805, on ne sait trop de quoi. On

trouve encore des Casabianca dans cette ville, mais on ignore s'ils sont ses descendants ou ceux de Raphaël, mort à Bastia le 20 mai 1837 (**P. B.** 29 et 30 mars).

Les sept filles de ce dernier entrèrent dans de nombreuses familles Corses, de sorte que la parenté des Casabianca est étendue à l'extrême (**P. B.** 7 et 8 avril).

Napoléon et ses aumôniers. — Les abbés Bonavita, âgé de 67 ans, et Vitali arrivèrent à Sainte-Hélène en septembre 1819 avec le docteur Antommarchi. Hudson Lowe les reçut avec beaucoup trop d'égards. Napoléon en conçut de la méfiance, mais par la suite il comprit qu'il avait eu tort. Ni l'un ni l'autre n'étaient des ignorants et des rustres. L'Empereur s'apitoya sur le compte du premier, trop vieux pour supporter le climat de Sainte-Hélène, le traita avec les égards dus à un protonotaire apostolique qu'il était et en fit son chapelain, tandis que Vitali était l'aumônier de la colonie impériale et surtout de Mme Bertrand (**P. B.** 25 mars).

Les armes de la Corse. — D'après le **P. B.**, la tête de Maure remonterait, sans nul doute, aux rois d'Aragon qui libérèrent la Corse des Sarrasins, Pascal Paoli, qui fit accepter par la consulte du 24 novembre 1762 les armes qu'il proposa et composa, conserva cette tête de Maure, en lui attribuant le bandeau qui est un diadème. Quant au nègre, qui figure sur les armoiries actuelles, avec ses cheveux crépus et ses lèvres épaisses, il a supplanté le Maure parce que sa tête était « plus voyante et saillante ». Les armes devaient être popularisées par la *Giustificazione* de 1762 (26 mars).

Le général Abbatuoci. — Plusieurs articles ont paru, sous la signature J. B. Coti, dans le **Marseille-Matin**, en avril-mai, sur ce jeune et brillant général qui fut une illustration de la famille de ce nom, et fut tué héroïquement à Huningue en 1793. Nous en avons parlé longuement dans cette Revue.

Les monuments mégalithiques en Corse. — Un rédacteur du **P. B.** se préoccupe de faire l'inventaire des monuments préhistoriques en Corse. Après avoir analysé sommairement la littérature du sujet et les noms des auteurs qui s'en sont occupés, il indique qu'ils sont répandus dans toute l'île et pas seulement dans l'arrondissement de Sartène. La carte de Mortillet, dressée en 1893 (**Archives des missions scientifiques et littéraires**) qui en signale 57, aurait besoin d'être complétée par une vingtaine d'autres (1^{er} avril).

La noblesse théodorienne. — On sait que Théodore, proclamé par élection populaire, roi de Corse, voulut donner satisfaction à ses sujets en leur conférant des titres nobiliaires dont Gênes avait toujours été si parcimonieuse et, qu'en l'espace de quelques mois, il donna sept titres de marquis aux principaux chefs, trente-deux de comtes et plusieurs de chevaliers. En tout nous pouvons en citer une cinquantaine. Ils ne furent donc pas galvaudés et on peut considérer la

distribution comme modérée. Cependant ni les Génois, ni les Français ne voulurent les reconnaître, car la royauté de Théodore avait quelque chose de démocratique qui devait leur déplaire. Le rédacteur a raison de protester contre le mépris que les Corses et l'histoire même ont fait peser sur ces distinctions accordées presque toujours au mérite, non à la faveur, si l'on considère les noms des bénéficiaires, car elles avaient la même valeur que celles, toute proportion gardée et sur un autre plan, de Napoléon 1^{er}, empereur élu des Français (**P. B.** 2 avril).

Casabianca. — La descendance complète du comte Raphaël de Casabianca, sénateur de l'Empire et pair de France, qui eut sept filles, a été donnée d'une façon complète dans le **P. B.** du 9 avril.

Luce Mari. — D'après une tradition orale, à côté de Luce de Casabianca et de son fils Giocante engloutis sur l'**Orient** à Aboukir en 1798, figurait un autre Corse, compagnon de jeux et cousin germain du dernier puisqu'il était le fils de la sœur de Luce qui avait épousé Jules Etienne Mari de Tagliu-Isolaciu (**P. B.** 9 avril).

Monuments mégalithiques de la Corse. — Nouvel inventaire à peu près complet dans les n^{os} du 10 avril pour l'arrondissement de Bastia, du 16 avril pour la Balagne, les arrondissements de Corte et d'Ajaccio, du 21 avril pour l'arrondissement de Sartène (Rizzanese et Ortolu).

A Cucagna. — On trouvera le récit de cet épisode de l'histoire de Bastia dans le **P. B.** des 10, 12, 13, 17 avril 1937.

Théodore de Neuhof. — La généalogie de ce fameux roi de Corse a été rappelée par le **P. B.** du 17 avril et le rédacteur a montré que, malgré beaucoup de recherches, il resterait encore à glaner pour l'ascendance comme pour la descendance de cet aventurier. Le père s'appelait Léopold et était capitaine des gardes de l'évêque de Münster ; il se mésallia, vint servir la France, et eut deux fils et une fille. La duchesse d'Orléans s'occupa de l'éducation de Théodore, qui épousa une dame d'honneur de la reine d'Espagne, Sophie de Kilmaneck, et qu'il abandonna bientôt en lui laissant une fille. La mère et l'enfant moururent en 1724.

François de Lorraine, roi de Corse. — Le futur époux de Marie-Thérèse d'Autriche avait par Anne d'Ornano, petite fille de Sampiero, du sang corse dans les veines. Il rêva de devenir roi de l'île et se servit pour cela, d'abord de Théodore de Neuhof, qui avait été primitivement à ses gages, s'il faut en croire certains documents découverts par Le Glay et qui finit par travailler pour lui-même, puis par Humbert de Beaujeu qui, manquant de directives, se laissa supplanter par Théodore dans la confiance du duc. Mais François de Lorraine, dans l'accomplissement de son projet, dut se heurter à

une forte résistance de la France d'abord, de l'Angleterre ensuite et il y renonça (**P. B.** 19 avril).

Sainte-Marie de la Chiappella. — Courte monographie, signée P. Paolini, de cette curieuse et ancienne chapelle à double abside, dont il n'existe que trois spécimens en Corse. L'ancienneté est attestée par le petit mur intérieur qui fait le tour de l'église par l'orientation à l'est et par les pierres équarries. Le monument, qui mériterait de devenir historique (avis au conservateur), est situé à côté de la **cala**, où devaient débarquer les voyageurs, au Moyen Age, et que garde une tour du **xv^e** siècle. C'est le point le plus rapproché du continent italien. Malheureusement la toiture de la petite église est en ruines et sa restauration dépend de la générosité des fidèles (**P. B.** 22 avril).

Le **Marseille-Matin** lui a également consacré un article le 10 mai 1937.

Prêtre Ombrone. — La carrière de ce prêtre, qui fut le mauvais conseiller de Vannina d'Ornano, a été évoquée par un collaborateur du **P. B.** dans le numéro du 24 avril. Après avoir poussé la malheureuse femme à fuir jusqu'à Gênes, il se sauva avec elle, fut arrêté par Antoine de Saint Florent et enfermé au fort Saint Jean de Marseille, s'en échappa grâce au geôlier qui le suivit à Bastia et auquel il promit mille écus s'il voulait empoisonner Sampiero. Mais ce dernier avait reçu à Penta de Casinca la visite de son ami Antoine de Saint Florent qui reconnut le dit geôlier et le fit mettre à mort. On trouva le poison dans ses chausses. Ombrone tenta plus tard lui-même d'empoisonner Alphonse d'Ornano et obtint de l'évêque de Sagona la permission de l'accompagner auprès du jeune chef. Mais Cacciaguerra du Niolu ayant arrêté les deux ecclésiastiques à Portu, Ombrone tenta de s'échapper et fut tué. Il portait sur lui plusieurs sortes de poison. L'évêque de Sagona faillit être compromis par cet incident.

Morosaglia. — Courte notice de M. Luccarotti sur ce village de Pascal Paoli, qui renferme le tombeau du fondateur de la République corse, et qui est le chef-lieu d'un canton célèbre par son patriotisme. L'auteur attribue la fondation de Morosaglia aux Maures dont le souvenir est évoqué dans les environs par de nombreux noms de lieux, mais il ne s'étonnera pas que nous ne partagions pas son opinion sur l'étymologie du nom : **Moro urbs alia** (**M. M.** 26 avril).

Le golfe de Valinou. — Monographie intéressante de ce golfe dans les parages duquel se déroulèrent tour à tour beaucoup d'événements historiques. Six tours génoises l'encadrent et le canton d'Olmetu occupe ses bords. La contrée s'appelait autrefois la piève d'Attallà. Là se produisit en 1769 un soulèvement au cours duquel les séditieux s'emparèrent de la tour de Proprianu, mais l'événement n'eut pas de suites. Le fait le plus important fut sans contestation le débarquement de

Sampiero avec une cinquantaine de Corses en 1564, lors de sa tentative suprême pour chasser les Génois de Corse (P. M. 27 avril).

Santu Petru di Tenda. — L. P., dans le **Petit Bastiais** du 29 avril, explique comment l'origine de ce village remonte à la fondation du village de Poggiu, près de l'église pisane de Santu Petru, vers 1410, quand Deodato de Casta brisa avec Lomellino, au temps de Vincentello d'Istria. Par la suite, en 1630, Urbain VIII autorisa les moines du vieux couvent de San Ghiuseppu à fonder un autre établissement près de l'église de Santu Petru où étaient de beaux terrains de culture. Les deux couvents sont aujourd'hui en ruines.

Le tombeau de Napoléon à Lyon. — A-t-on bien fait de déposer le cercueil de Napoléon sous le dôme des Invalides et a-t-on bien rempli le vœu de l'Empereur ? se demande M. Pierre Mélon, en se rapportant aux notes inédites que vient de publier la **Revue des deux mondes**. « Le général Bertrand, qui nota les conversations qu'il eut avec son chef, a écrit : Il demanda qu'on l'enterrât sur les bords de la Seine, dans ce pays qu'il avait tant aimé, si les Bourbons y consentaient, ou au Père Lachaise, ou à Ajaccio ou dans une île près de Lyon, ou à Rueil près de Joséphine. L'île près de Lyon serait l'île Barbe. Napoléon avait une prédilection marquée pour Lyon où il était souvent allé et qui lui avait toujours réservé un accueil triomphal. Cela n'aurait-il pas mieux valu que Paris et les Invalides ? Victor Hugo le pensait ainsi et demandait que l'on rendit son dôme à Louis XIV et sa colonne à Napoléon ».

Nous nous sommes déjà expliqué sur ce sujet et nous pensons que les Invalides furent une trouvaille heureuse (P. M. 30 avril).

L'Incudine. — Récit, par Léon Leroy, dans **Monde et Voyages**, d'une ascension de cette belle montagne, en passant par le col d'Asinao, avec une vue des bergeries du col (N° du 1^{er} mai).

Impression de voyage en Corse. — Dans cet article de M. Paoletti, qui s'est attaché à populariser le reboisement de la Corse, il y a lieu de noter ces quelques remarques : Quand on rentre du continent on est frappé par l'aspect désolé des campagnes corses, leur état d'abandon et même de destruction. Cependant l'île pourrait être riche, mais il nous manque l'esprit d'association et d'organisation. Il nous manque des capitaux. Il nous manque l'exemple qui stimule et donne le courage. L'exploitation du châtaignier, localisée jadis à la Castagniccia, s'étend à la Corse entière. Quand la hache dévastatrice s'est introduite dans une région, la misère s'y introduit à bref délai. L'émigration est en rapport direct avec le déboisement et surtout avec la destruction du châtaignier. Réjouissons-nous cependant de voir qu'un peu partout le reboisement est en bonne voie », (M. M. 11 mai).

Napoléon et la religion. — L'Empereur ne fut jamais l'ennemi de la religion, écrit M. L. Marchetti, au contraire. Il ne cessa pas de donner l'exemple des pratiques religieuses et il mourut dans la religion apostolique et romaine dont il reçut les derniers sacrements le 2 mai 1821. Il la protégea partout, même quand elle était musulmane en Egypte ou judaïque en France. Mais il voulut que cette religion servît à la grandeur française et à l'établissement de son autorité. Cependant il se heurta presque partout à l'hostilité du clergé : en Espagne, où les moines recommandaient à leurs ouailles l'assassinat de l'hérétique, en Russie, où les papes le désignaient comme l'Antechrist, en France où le clergé le combattit, oubliant que le catéchisme renfermait cette phrase : Honorer et servir l'Empereur, c'est honorer et servir Dieu lui-même. (M. M. 10 mai).

Alphonse d'Aragon et Bonifacio. — L'abbé J. B. Peretti a raconté avec détails le fameux siège de Bonifacio en 1420 par le roi d'Aragon, assisté des contingents corses et de Vincentello d'Istria. En s'aidant de la chronique de Cynrée, il a montré la vaillance de la Colonie génoise établie sur ce rocher, sa résistance héroïque malgré deux assauts violents et le combat naval, qu'une flotte ligure, accourue au secours des assiégés à la fin de décembre, livra aux gros vaisseaux aragonais et en triompha grâce à la ruse de ses marins. Le plus grand désordre fut mis dans la flotte du roi d'Aragon, entassée dans le goulet, par le vaisseau amiral, dont les ancres avaient été détachées par un habile nageur génois ; la place put être facilement ravitaillée. Alphonse n'eut d'autre ressource que de lever le siège et de mettre voile pour Naples (P. M. 5, 15, 23 mai).

La Corse sous la domination de Rome. — Les Romains la disputèrent, l'enlevèrent aux Carthaginois et l'administrèrent d'abord avec équité. Le rédacteur du P. B., dans son n° du 16 mai, rappelle la mémoire du prêteur Caton, surnommé plus tard le Censeur, qui passe pour avoir été en Corse un fonctionnaire honnête. Les montagnards insoumis faisaient de continuelles incursions sur le territoire des Romains (la côte orientale sans doute), et ceux-ci leur donnaient difficilement la chasse. Quand Marius et Sylla eurent fondé leur colonie, en pays malsain écrit M. Quilichini sans preuves certaines et surtout quand César puis Auguste eurent établi la paix partout et glorifié le nom romain, les Corses se mirent à cultiver à leur tour les lettres et les arts.

Le corail. — Intéressant article de M. Bassoul sur ce polypier qui fit naître à Ajaccio une industrie d'ornementation (actuellement disparue) et procura à nos ancêtres, par la pêche sur les côtes de Barbarie, une ressource importante. Que d'événements historiques se rattachent à cette pêche du corail ! ne fut-elle pas en partie cause de la première colonisation française en Algérie et n'explique-t-elle pas en partie les tentatives aventureuses de Lenci et de Napoléoni en pays barbaresque ? (10 juin 1937).

La mine de Matra. — On annonce la reprise de cette exploitation minière, qui emploie une quarantaine d'ouvriers et dépense mensuellement une quarantaine de milliers de francs. Ce minerai d'arsenic ou réalgar, très rare à la surface du globe, est facile à extraire ; il l'est d'ailleurs par des procédés très modernes et expédié ensuite à Auzon (Haute-Loire) pour être, après préparation définitive, livré au commerce. Il sert au tannage des peaux, à la fabrication des sulfates pour le traitement des maladies de la vigne, etc (M. M. 16 juin).

Le carburant au charbon de bois. — M. Paoletti a entrepris une campagne patriotique en faveur de la fabrication et de l'utilisation du gaz provenant du bois et du charbon de bois de nos maquis. Toutes les automobiles pourraient, après une facile transformation, employer ce nouveau carburant. Il procure une économie de 80 % sur l'essence et permet de réserver celle-ci à l'industrie militaire.

Les véhicules à moteur de quelques régiments du train en France se servent déjà de charbon de bois comme source motrice et plusieurs firmes d'automobile ont mis dans le commerce des voitures construites d'après le même système. Les forêts françaises pourraient produire dix millions de stères de bois par an susceptibles d'alimenter 70.000 camions. Nos maquis deviendraient ainsi une source de fortune pour la Corse et un gage de sécurité contre l'incendie, car on éviterait de livrer au feu les bois producteurs de carburant. Nos forêts seraient donc mieux préservées. S'il est vrai que l'industrie du gazogène au bois soit entrée dans le domaine des réalisations M. Paoletti a grandement raison de s'en constituer le protagoniste (P. M. 3 et 8 avril, 17 mai).



Pour la première fois, la Direction de l'Ecole de Rome, qui, dans le monde universitaire, est considérée comme le plus haut établissement de culture française, a été confiée à un de nos compatriotes, M. Jérôme Carcopino, professeur d'histoire des institutions romaines à la Sorbonne, membre de l'Institut. Son talent d'historien et d'écrivain, pour être inconnu du grand public, n'en est pas moins admiré par les initiés. On comprend que le choix du ministre se soit porté sur ce savant qui fait honneur à la grande comme à la petite patrie corse et dont on peut dire **The right man in the right place.**

Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

En souscription

LA CORSE

Splendide ouvrage, format 17 × 24, sur beau papier, contenant 130 illustrations en héliogravure, dont la plupart en pleines pages.

=====

TEXTE

par A. CHAGNY

ILLUSTRATIONS

— de G.-L. ARLAUD

=====

Prix de souscription 36 fr.
port en plus payable à parution du volume
probablement fin juin 1937.

Souscrivez de suite chez votre libraire
ou aux EDITIONS G.-L. ARLAUD

3, place Meissonier — LYON



Campanile de Corbara

— Cap Corse —

‘Damiani’

VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h. à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Été de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Calvi (mardi 19 h.);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 15 h. 15, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 11 h. 15, Nice-Ajaccio (vendredi 20 h. 45);
Samedi 11 h., Marseille-Toulon-Calvi-Ile-Rousse (d. 5 h.);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h. 30).

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 h., Calvi-Nice (lundi 6 h. 30);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille (mardi 8 h.);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice (jeudi 6 h. 15);
Mercredi 20 h., Ile Rousse-Toulon (jeudi 6 h.);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h. 30);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45).

N.-B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 83 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.L.M.